
L'ethnographie et l'analyse des systèmes-mondes

Léo Poncelet

Résumé: Dans cet article, l'auteur élabore sa problématique d'une ethnographie dans l'économie-monde. En sortant de l'horizon clos de l'ethnologue et de l'historien, il repense la relation entre acteur et structure pour articuler les histoires cachées. Se basant sur son enquête de terrain antérieur, il montre que l'ethnographie et l'analyse des systèmes-mondes sont des savoirs complémentaires. D'une part, l'ethnographie peut freiner la tendance des analystes des systèmes-mondes à réifier les actions. D'autre part, en plus d'être compatible avec une approche anti-utilitariste, l'analyse des systèmes-mondes peut donner une nouvelle cohésion au projet anthropologique en incitant l'ethnographe à enchâsser le temps court sur le temps long de sorte à mieux expliquer les mécanismes de la structuration des systèmes historiques locaux.

Abstract: In this article, the author develops his problematic of an ethnography in the modern world-system. By traveling beyond the closed horizon of the ethnologist and the historian, he rethinks the relation between actor and structure to articulate the hidden histories. Based on his previous field research, he shows that ethnography and world-system analysis are complementary areas of knowledge. On the one hand, ethnography can curb the tendencies of analysts of world-systems to reify actions. On the other hand, besides being compatible with an anti-utilitarian approach, world-system analysis can bring about new cohesiveness to the anthropological project by prompting the ethnographer to insert short time on long time to better explain the mechanism of the structuration of local historical systems.

L'ère de la décolonisation a ébranlé les certitudes des ethnologues, perturbé l'institution de leur pratique sur le terrain. Confrontés à la fusion des communautés tribales et paysannes dans les nouveaux États-nations, les ethnologues, après la seconde guerre mondiale, ont commencé à s'apercevoir que, par la notion de culture, ils avaient figé à tort les peuples étudiés dans des sociétés dites sans histoire. Ce constat a obligé l'ethnologue à envisager un changement de point de vue pour l'analyse de son objet d'étude: le primitif, la tribu, la bande, les groupes de parenté, la petite communauté. Depuis les années 1960, les ethnologues cherchent à réorienter leur programme de recherche, à réinventer (Hymes, 1974), voire à «renouveler» (Fox, 1991) l'anthropologie pour comprendre notre monde actuel. Ce champ disciplinaire est toujours au mode expérimental (Marcus et Fischer, 1986). La révolution semble permanente (Barrett, 1984).

C'est dans cette conjoncture du savoir ethnologique éclaté (Ortner, 1984) que j'ai entrepris mes études en anthropologie. En outre, à titre d'assistant de recherche du professeur Marc-Adélar Tremblay de l'université Laval, j'ai participé au projet de l'ethnographie de la Côte-Nord, recherche d'équipe axée sur la petite communauté dite isolée comme unité d'analyse (Tremblay, Charest et Breton, 1969). Suite à mon enquête de terrain sur la Basse Côte-Nord menée de mai 1968 à juin 1969 dans le village de Harrington Harbour et dans le cadre de ce projet culturaliste pour lequel l'ethnographie était l'étude de groupes fossilisés, j'ai transféré de l'université Laval à l'université de l'Alberta pour y poursuivre mes études graduées en anthropologie. Là-bas, je fus bientôt introduit à la pensée d'André Gunder Frank (1966; 1967; 1969), figure de proue des théories de la dépendance (Chilcote, 1974; 1984). À l'époque, Frank exerçait une plus grande influence dans l'Ouest canadien qu'au Québec, en raison, sans doute, du parallélisme entre sa pensée et la tradition d'Harold Innis qui prédisposait l'intellectuel canadien-anglais (Brym et Fox, 1989; Davis, 1971; 1991;) à comprendre l'histoire du pays comme une

réponse à une série d'impérialismes étrangers, d'abord la France et l'Angleterre, puis maintenant les États-Unis. La préoccupation plus grande de l'économie politique par le Canadien anglais et du culturel par le Canadien français est un partage du savoir, me semble-t-il, qui perpétue les deux solitudes au Canada. Quoi qu'il en soit de cette supposition, c'est en Alberta que j'ai commencé à explorer la possibilité d'interpréter l'ethnographie de Harrington Harbour sous l'éclairage de la théorie du développement du sous-développement d'André Gunder Frank, inspirée de Paul Baran (1957). Avec le soutien des professeurs Richard Frucht et Arthur K. Davis de l'université de l'Alberta, j'ai choisi ce thème pour sujet de ma thèse (Poncelet, 1976).

Ce qui me semblait le plus pertinent pour l'ethnologue dans les travaux d'André Gunder Frank, c'était le modèle d'intégration des sociétés périphériques dans le capitalisme historique, fondé sur la critique radicale des théories de la modernisation à la Rostow (1960). Suivant cette nouvelle sociologie du développement, les formes archaïques de production n'étaient pas des survivances mais le résultat d'un «développement du sous-développement». Inspirée de Braudel, l'oeuvre de Wallerstein (1974; 1980; 1989a; 1989b; 1991b) sur le système-monde moderne est un prolongement plus systématique de cette école de pensée.

L'objectif principal de cet article n'est pas d'ajouter mon grain de sel aux éternels débats sur la soi-disant «vraie» théorie du développement, «jongleries sémantiques» (Wallerstein, 1983), mais de faire renaître mon interrogation initiale sur les moyens de construire un pont entre l'ethnographie et l'analyse des systèmes-mondes, de réévaluer le rapprochement de ces deux savoirs. D'une part, cet article essaie de voir comment l'analyse des systèmes-mondes peut répondre aux difficultés qu'éprouve l'ethnologue à articuler le local et le global et d'autre part, de voir comment l'ethnographie peut freiner la tendance des analystes des systèmes-mondes à réifier les interactions de l'interface du micro/macro-système.

La culture est le concept-clé qui sous-tend le discours ethnologique. Dès l'ère de Frank Boas, ce concept devient l'outil théorique qui sert à la fois à comprendre la réalité observée sur le terrain et à répertorier les diverses cultures vivantes en types de cultures dans le temps et l'espace (Yengoyan, 1986). En posant les spécificités culturelles comme évidence empirique, l'école historiciste assigne un caractère essentialiste aux modes de vie (Abu-Lughod, 1991). Pour elle, les diverses cultures humaines sont comme autant de monade close sur leur propre arbitraire culturel. Suivant cette vision,

l'ethnologue sur le terrain a comme le dos tourné au centre pendant qu'il porte un regard «innocent» sur la communauté dite isolée. En réduisant la culture à la dimension du comportement humain, le culturalisme produit l'autre ethnographique comme objet lointain séparé de l'ethnologue (Appadurai, 1986; 1988), il occulte les connexions et les enchaînements historiques et contemporains entre l'univers d'origine de l'ethnologue et les communautés qu'il étudie.

Le structuralo-fonctionnalisme, qui a coexisté avec le culturalisme depuis la première moitié du XX^e siècle, est un courant de pensée antithétique et complémentaire au culturalisme. Culturalisme et fonctionnalisme sont des théories selon lesquelles chacun est renvoyé à sa place, se stabilise et s'y renferme, obéit à une logique oppositionnelle. Ce discours élimine chez l'ethnologue toute possibilité de réflexion sur la situation coloniale et sur son rapport avec le terrain, comme le démontre Ulin (1988: 18-22) notamment pour Malinowski et Evans-Pritchard. Culturalisme et fonctionnalisme font partie des représentations des «cultures exotiques» dont McGrane (1989) a étudié l'histoire depuis la Renaissance au XX^e siècle pour dévoiler nos structures projectives. Ce discours imaginaire voilé sous «l'ethos» de la science nous en apprend plus sur nous-même que sur les hommes d'ailleurs. Il entrave la fusion des horizons entre l'ethnologue et «l'autre semblable» (Ghosh, 1991; Laplantine, 1999; Trouillot, 1991a; 1991b), masque le champ de force où il est situé, le détourne de la quête des connections transnationales (Hannerz, 1996). Bref, il empêche l'ethnologue de situer les systèmes culturels locaux dans le processus de la reproduction globale (Friedman, 1996: 7-8) pour comprendre leur dynamisme véritable.

Dans la plupart des monographies classiques, la communauté est définie a priori comme unité d'analyse, d'où la simplicité des titres: *Argonauts of the Western Pacific* (Malinowski, 1922); *The Adaman Islanders* (Radcliffe-Brown, 1922); *Topozlan* (Redfield, 1930); *Middletown* (Lynd et Lynd, 1929); *Street Corner Society* (Whyte, 1943). En centrant leur analyse sur la culture locale, la petite communauté, la petite ville ou un quartier d'une métropole, ces monographies arrivent bien à trouver leur cohérence, mais en simplifiant la complexité du monde social. En fait, ces ethnographes ne décrivent qu'un ordre apparent. Pour eux, le phénomène est l'essence même de la réalité observée; il n'est pas le signe de structures historiques plus profondes. Bref, sans une mise en perspective du présent ethnographique comme lieu et acte de recherche dans la longue durée, sans ramener l'ethnographie «à des plans multiples de comparaison, à la fois dans le temps et dans

l'espace» (Braudel, 1969 : 249), les monographies ne demeurent que des représentations savantes d'un espace-temps tronqué.

Pour libérer la pensée ethnologique prisonnière du «temps en tunnel», Abu-Lughod (1991) et Featherstone (1997) invitent les ethnologues à déconstruire le rapport culture/société, à écrire contre la culture. Ce faisant, sans le préciser, ces auteurs s'inscrivent dans un courant de pensée préexistant, mais marginal dans la tradition anthropologique, d'opposition à la conception de la culture comme une abstraction qui divise l'univers de l'homme en entités closes et ignore les interrelations entre les groupes et les systèmes culturels (Carrithers, 1992). En tête de ce mouvement figure Eric Wolf (1956) qui, dans les années 1950, proposait d'étudier les sociétés complexes, telles le Mexique, comme des groupes et des institutions intermédiaires articulés par un ensemble de champs de forces. Plus récemment, Wolf (1982 : 3) considère l'anthropologie comme science critique et cumulative dont la tâche est d'élaborer une vision nouvelle de l'univers de l'homme compris comme «une totalité de processus interconnectés. Des enquêtes qui morcellent ce tout pour analyser ses parties, sans par la suite les remettre ensemble, dénaturent la réalité. Des concepts tels «nation», «société» et «culture» sont des noms qui risquent de réifier les entités qu'ils désignent. Seulement en comprenant ces vocables comme « un réseau de relations» et en replaçant les entités qu'ils désignent dans le champ duquel elles ont été abstraites» [traduction de l'auteur], pouvons-nous souhaiter apporter une contribution véritable à la science de l'homme.

L'objet de cet article est d'ancrer l'ethnographie dans une démarche parallèle, mais dans le but de mieux comprendre l'articulation des durées dans la structuration des villages étudiés par l'ethnographe. Wolf a eu tendance d'effacer le rapport de l'ethnographe sur le terrain et de minimiser les interactions de l'interface du micro/macro-système par un surcroît de systématisation. Cet article confronte davantage la dynamique de ces interactions en tenant en compte les acquis de l'analyse des systèmes-mondes laquelle me fournit un terrain théorique pour forger une ethnographie dans l'économie-monde (Marcus, 1986; Nash, 1981). Il aborde de front la question de l'analyse de la complexité sociale vécue sur le terrain et le problème de la production d'une ethnographie réaliste (Hammersley, 1992). Il veut faire contrepoids à l'anthropologie moderniste (Manganaro, 1990) et post-moderniste (Clifford et Marcus, 1986) qui identifie l'ethnographie à une fiction narrative.

Kuper (1988) s'étonne de la persistance de l'idée du primitif en anthropologie jusqu'à nos jours. En effet, sous

des apparences modernistes, l'anthropologie demeure toujours structurée selon la triade ordre-utopie-sauvagerie (Trouillot, 1991a). En fait, l'anthropologie n'a pas inventé le primitif, mais elle-même a été inventée pour combler la «filière» du sauvage (Trouillot, 1991b). Le primitif sert d'antithèse pour la civilisation occidentale. Ce lourd legs de l'anthropologie est une structure cachée, entrave à l'écllosion d'autres genres d'analyse de la complexité de la réalité sociale, plus adéquats. À force de s'évertuer à restructurer l'anthropologie par l'interprétation des textes ethnographiques (Adams et al., 1990; Clifford, 1988; Jamin, 1986), à écrire des textes littéraires sur les textes ethnographiques pour retrouver l'image du primitif (Marcus, 1980; Marcus et Dick, 1982), certains anthropologues ont fini non seulement par occulter mais par nier carrément la possibilité d'une réalité sur le terrain (Tyler, 1984). Comme le souligne Bourdieu (1992 : 52) cette «poétique et politique» de l'écriture ethnographique a pour effet d'ouvrir «la porte à une forme de relativisme nihiliste».

Depuis que l'anthropologie s'est constituée en discipline scientifique au XIX^e siècle, il n'y a pas de sociétés isolées, ni de primitifs authentiques. En fait, il n'y a probablement jamais eu de peuples incarcérés dans une place et confinés à un mode de pensée. Tous les groupes humains ont été affectés d'une manière ou d'une autre par la migration, le commerce, la conquête, ou les récits folkloriques. L'isolat et le primitif contemporain sont des inventions culturelles. L'anthropologie doit commencer par faire une distinction entre les origines de l'homme du paléolithique et les origines des peuples contemporains dit primitifs, étudier les deux pour ce qu'elles sont. Dans le fond, pour créer une ethnographie réaliste, il faut commencer par surmonter cette contradiction fondamentale entre le sujet et l'objet qui définit le projet anthropologique.

Cela étant dit, cet article se divise en quatre parties principales. La première introduit l'analyse des systèmes-mondes, définit la notion d'économie-monde suivant Braudel et Wallerstein et donne l'état des lieux des débats. La deuxième partie porte sur la réalité locale dans l'économie-monde. Elle critique la pratique ethnographique traditionnelle dans les communautés de pêcheurs sur la Basse Côte-Nord, oppose ces études à la théorie du développement du sous-développement appliquée au cas de Harrington Harbour. La troisième partie argumente que l'analyse des systèmes-mondes est compatible avec une approche anti-utilitariste permettant à l'ethnographe d'expliquer la coexistence des économies formelles et informelles dans les sociétés périphériques qu'il est appelé à étudier. La dernière partie élabore un modèle de l'enchevêtrement des économies et discute de la notion de temps et son articulation avec le présent ethnographique

pour expliquer la structuration des systèmes historiques locaux. Elle argumente que l'ethnographie est une approche particulariste dont les analystes des systèmes-mondes devraient tenir compte pour déchosifier les actions sociales et aussi que la théorie de la structuration de Giddens peut aider l'ethnographe à mieux comprendre les interactions de l'interface du micro/macro système. Tout en rappelant le chemin parcouru pour forger une ethnographie dans l'économie-monde, l'article se termine sur des considérations au sujet de la complémentarité de ces deux savoirs.

L'analyse des systèmes-mondes

1. *Pensée complexe et créatrice*

Sous l'emprise de l'idéologie libérale, la science sociale s'est institutionnalisée au XIX^e siècle en champs disciplinaires qui fragmentent artificiellement la réalité sociale en autant de parties correspondantes. L'analyse des systèmes-mondes ne déplace pas seulement, mais abat ces barrières disciplinaires pour faire surgir des interrogations qui vont droit au coeur, à la substance des problèmes sociaux. Elle regarde derrière les présupposés empiricistes et rationalistes des sciences sociales et tend à dépasser l'opposition entre la «suprême-théorie» et «l'empirisme abstrait» (Mills, 1977).

Quand Wallerstein (1987; 1991c) affirme que l'analyse de systèmes-mondes n'est pas une théorie du monde social et de ses parties, mais une protestation contre la manière dont nous avons structuré nos enquêtes sociales jusqu'ici, ceci ne fait que rappeler que la science n'est pas une certitude, mais un ensemble de connaissances provisoires. En fait, l'analyse des systèmes-mondes n'est pas une théorie à vérifier ou à infirmer par les faits, mais un véritable théorème dans le sens d'Adorno (1969). Elle fait appel à l'imagination sociologique pour faire communi-quer le réel et l'idéal (Godelier, 1984) et instaurer une dialogique entre l'action et la pensée. Bref, l'analyse des systèmes-mondes agit comme un puissant phare qui éclaire les zones d'ombre dans la réalité sociale pour mieux nous aider à comprendre sa complexité, d'où son intérêt pour l'ethnographe.

Pour Braudel, la théorie n'est pas une croyance. La théorie attire les faits, tandis que la croyance les écarte. Une bonne théorie est un peu comme un navire qu'on aurait construit et qu'on lancerait à la mer pour voir s'il flotte. Pour Morin, la théorie est «une construction de l'esprit, une construction logico-mathématique, laquelle permet de répondre à certaines questions que l'on pose au monde, à la réalité» (1990 : 39). Pour Stephen Jay Gould, la théorie rend compte de ce que nous savons en

«faisant appel à l'intuition, aux opinions et à la connaissance des autres domaines scientifiques» (1979 : 133). Ces trois auteurs, chacun à sa manière, voient la science comme pensée complexe et créatrice.

L'analyse des systèmes-mondes encourage une telle pensée complexe et créatrice. Elle suscite «la dialogique de complémentarité et d'antagonisme entre empirisme et rationalisme, imagination et vérification» dont parle Edgar Morin (1990 : 80). Au fond, sa méthode est conforme à la définition anti-positiviste de la science par Bronowski. Comme nous le rappelle celui-ci, l'homme est une partie de la nature et participe sans cesse à sa récréation par l'art et la science. Comme l'art, la science est une activité créatrice, «un dialogue avec la nature» dont les «réponses sont souvent inattendues» (Prigogine, 1996 : 65). À toutes les étapes de la science, le jugement et le savoir-faire du savant doivent intervenir. La science est faite par des êtres humains et n'est pas un miroir de la nature. «Ce que l'on voit, comme on le voit, n'est que désordre», écrit Bronowski (1965 : 14). Par conséquent, le savant doit ausculter la dimension du réel pour voir ce que la caméra ne peut capter, trouver l'unité dans la diversité.

L'analyse des systèmes-mondes combat le mode dominant de la recherche en science sociale, mais à partir d'un projet scientifique. Elle n'est pas un dogme mais une méthode qui fait comprendre le monde social, non comme une donnée en soi ni comme son reflet dans la conscience du sociologue, mais comme un cas particulier du possible. L'analyse des systèmes-mondes «impense» la science sociale pour sortir du XIX^e siècle. En fait, comme le maintient Straussfogel (1998), ce savoir s'incorpore bien dans le paradigme de la «nouvelle science» dont Prigogine est l'un des fondateurs (Prigogine et Stengers 1986).

2. *L'économie-monde suivant Braudel et Wallerstein*

Fernand Braudel, avec Ernest Labrousse, a marqué de manière durable l'histoire économique et sociale en France après-guerre. Dans les trois tomes de *Civilisation matérielle, Économie et Capitalisme du XV^e au XVIII^e siècle*, Braudel (1979a; 1979b; 1979c) distingue trois niveaux d'activités économiques qui évoluent à un rythme d'autant plus rapide que l'on passe de l'échelle locale à l'échelle régionale, puis mondiale. Par cette démarche, Braudel a bouleversé les cadres communs de notre représentation de l'espace et du temps historique.

Pour ses descriptions spatiales, Braudel (1985a : 83-120) emploie deux expressions : économie mondiale et économie-monde, la dernière étant la plus fondamentale. Par économie mondiale, Braudel entend l'économie

du monde pris en son entier, le «marché de tout l'univers». Pour étudier les pôles dominants successifs du capitalisme naissant, Braudel a forgé le mot économie-monde à partir du mot allemand «Weltwirtschaft», qui veut dire une économie qui s'étend sur une portion seulement de notre planète. La Méditerranée du XV^e siècle est l'illustration type d'une «Weltwirtschaft». À elle seule, elle forme une économie-monde.

L'économie-monde de Braudel comprend une triple réalité. En premier, elle occupe un espace géographique dont les contours varient lentement, connaissant parfois des ruptures, mais à longs intervalles. Deuxièmement, cet espace comprend un pôle, un centre dominant comme une ville telle New York ou, comme autrefois, une ville-état. Parfois cet espace peut comprendre deux centres à la fois. Troisièmement, à partir de ce centre et de son cœur qui est la région la plus immédiate, l'espace s'étend de ce pivot en zones successives comprenant les régions intermédiaires, ensuite les marges, la zone la plus éloignée et la plus subordonnée.

Les contours d'une économie-monde, qui peuvent se délimiter sur une carte, sont lents à se transformer et se révèlent le mieux lors de crises plus ou moins prolongées qui suscitent des décentrages et des recentrages. Dès le Moyen Âge et dès même l'Antiquité, selon Braudel, plusieurs économies-mondes coexistaient. N'ayant entre elles que des échanges épisodiques, ces économies-mondes, chacune avec sa zone intermédiaire et périphérique, se partageaient l'espace habité du globe. Jusqu'à Pierre le Grand, la Russie fut une économie-monde; l'immense Empire Turc également jusqu'à la fin du XVI^e siècle. En revanche, l'empire de Charles Quint ou de Philippe II, malgré son immensité, faisait partie de l'économie-monde de la Méditerranée. Suivant Braudel, les matrices du capitalisme européen, puis mondial, s'expliquent par les enjeux entre ces économies-mondes.

Dès 1650, l'Europe est une juxtaposition et une coexistence de sociétés. La Hollande, déjà capitaliste, se situe au sommet de l'échelle sociale et en bas on trouve les sociétés serviles et esclavagistes. Le capitalisme vit d'un étagement en zones concentriques. Les zones externes nourrissent les zones médianes et surtout celles du centre. Comme il y a réciprocity des perspectives, la périphérie ayant besoin du centre, le centre ayant besoin de la périphérie, c'est le centre qui dicte sa loi à la périphérie.

La notion de l'économie-monde chez Wallerstein est essentiellement semblable à celle de Braudel, sauf qu'il distingue trois systèmes historiques : les mini-systèmes, les empires-mondes et les économies-mondes. Les mini-systèmes sont des ensembles sociaux caractérisés par

des rapports de production de type égalitaire, axés sur la chasse et la cueillette, et dans lesquels l'échange réciproque est dominant. Suivant la dynamique et le rythme de l'accroissement des populations humaines, ces mini-systèmes se sont reproduits, au fil du temps, par segmentation; puis par migration, ils en sont venus à occuper diverses régions de la planète. L'empire-monde et l'économie-monde sont chacun à sa manière des systèmes-mondes. L'empire-monde est un système-monde caractérisé par des rapports de production de type tributaire. Il est dominé par un centre politique dans lequel les échanges sont de type redistributif. L'économie-monde, quant à elle, est un système-monde dominé par la loi du marché. Elle se caractérise avant tout par une division du travail à l'échelle mondiale, une division inter-étatique et une hiérarchie de trois relations spatiales asymétriques : centre, semi-périphérie et périphérie. Ce système-monde obéit à la logique de l'accumulation pour l'accumulation à l'échelle mondiale.

Depuis le néolithique, il y a environ 5 000 ans, des empires-mondes et aussi des économies-mondes ont surgi dans les diverses aires de civilisation sur la base des communautés agraires en présence; mais, selon Wallerstein, les économies-mondes s'éclipsaient sans cesse au profit des empires-mondes; seule fut triomphante l'économie-monde qui émergea en Europe durant le long XVI^e siècle et qui a pris, depuis le XIX^e siècle, une expansion à l'échelle de la planète, transformant et incorporant les mini-systèmes et les empires-mondes.

Pour Wallerstein (1974: 17-18), la civilisation qui émerge des décombres de l'Empire romain en Europe médiévale n'est jamais parvenue au statut d'empire ou d'économie-monde : son trait majeur est l'extrême dispersion du pouvoir politique. C'est le mythe de la restauration de l'empire romain et la chrétienté qui donnent à l'Europe médiévale une certaine cohérence. Éclatée en une multitude d'unités socio-économiques à base de rapports de production de type seigneur/serf, l'Europe du V^e au X^e siècle évolue à la marge de vastes empires qui, selon Braudel (1979), rappelle une citadelle assiégée. En fait, l'Europe de cette époque, fait face tant bien que mal aux invasions des Huns à l'est, des Arabes au sud et des Vikings au nord. À partir du XII^e siècle, l'Europe, sur les franges maritimes de la Méditerranée et de la mer du Nord, évolue sous les confluent de quatre grands pôles commerciaux qui, selon Wallerstein, structuraient le monde connu de l'époque : la Méditerranée y compris Byzance; les cités-états d'Italie et l'Afrique du Nord; l'Océan Indien/Mer Rouge; la Chine et l'Asie centrale. À l'aube du XV^e siècle, les Baltiques commencent à poindre comme cinquième pôle.

À partir de l'an mil, l'Europe médiévale est en effervescence: elle connaît une forte poussée démographique et de nouvelles villes émergent. Cette période est marquée par la multiplication des échanges, la stabilité des prix et la pénurie de la circulation de l'argent. Vers l'an 1300, cette économie commence à donner des signes d'essoufflement et soudainement une crise de longue durée (1320-1520) s'installe. Dès lors, l'Europe connaît une profonde mutation, déchirée par des crises agricoles, des famines, des troubles sociaux. Des épidémies, telles que la peste noire, qui vident des villages entiers de leur population, sont le point culminant de la crise. Dans cette conjoncture, l'économie stagne, voire recule, puis une inflation de longue durée s'installe qui affecte tout le monde. Mais ce sont les populations rurales qui sont les plus durement touchées par la dépréciation du coût de la vie.

Avec la découverte de l'Amérique en 1492 et le périple du cap de Bonne-Espérance en 1497-1498, le centre du monde se déplace de la Méditerranée à l'Océan Atlantique (Braudel, 1985b: 178) et de nouveaux circuits d'échange apparaissent. Outre les cités italiennes, les villes de la Hanse, qui reliaient les Baltiques et la mer Noire aux foires intérieures, sont, dès lors, mises à l'écart de ces circuits au profit des royaumes ibériques, anglais et français. Le hasard de situation par rapport à la route du Nouveau Monde explique l'essor des ports espagnols et portugais, tels Lisbonne et Séville, puis Cadix; ceux de la mer du Nord tels Bruges, puis Anvers, Londres et Amsterdam; et, finalement ceux des ports français de l'Atlantique.

Avec le grand désenclavement planétaire des XV^e et XVI^e siècles, la lente pénétration des marchés commence à démanteler les relations sociales de la société européenne dans lesquelles la sphère économique était encadrée. Partout dans l'espace ouvert aux marchés extérieurs et non réglementés par les empires-mondes, la loi du marché se substitue à la loi impériale. La richesse perd sa fonction sociale pour devenir pour la première fois une fin en soi. L'économie qui s'affranchit du social suscite la «Grande Transformation» (Polanyi 1983) à l'origine du système-monde moderne.

Pour Wallerstein, la véritable période de transition du féodalisme au capitalisme se situe dans le long XVI^e siècle, au moment où le morcellement féodal fait place à des États souverains et le commerce et l'industrie prennent un nouvel élan. Cette prospérité est la «lame de fond» des temps modernes.

Au XVI^e siècle, l'or soudanais et l'argent des mines allemandes et de Bohême ne suffisaient plus à la demande de numéraire. Mais, après l'expédition de

Cortez (1519-1522) et la conquête de Pizarre (1533), les métaux précieux du Nouveau Monde entrent par l'Espagne et, jusqu'à l'aube du XVII^e siècle, affluent en Europe. L'Europe est emportée par la révolution des prix. L'inflation de longue durée cause la ruine des petits paysans et artisans, puis l'enrichissement de la bourgeoisie montante et ses alliés.

Au milieu du XVI^e siècle, tous les produits américains et asiatiques parvenaient à Anvers par la péninsule Ibérique et de là étaient échangés en Europe du Nord. Aussi, tous l'or et l'argent espagnols d'Amérique étaient drainés en sa direction. En conséquence, l'Espagne s'appauvrit rapidement, et avec Anvers comme plaque tournante du commerce international, l'hégémonie des Pays-Bas émergera au XVII^e siècle.

Pour Wallerstein, le basculement de l'économie vers l'Atlantique vient juste au bon temps pour résoudre la crise structurelle de l'Europe de l'Ouest. Selon l'expression de Braudel (1979c: 481), «l'Amérique est la faire de l'Europe». Sans sa découverte, l'Europe de l'Ouest n'aurait probablement jamais connu une révolution bourgeoise au XVIII^e siècle, dans le plein sens du mot.

Selon Wallerstein, l'économie-monde obéit à des rythmes séculaires de contraction et d'expansion. La période de trois siècles, prospérité du XVI^e siècle, dépression du XVII^e siècle, et relance économique de XVIII^e siècle, est la phase préparatoire à la seconde phase de l'expansion de l'économie-monde, celle de l'industrialisation à proprement parler.

Le capitalisme de l'Europe de l'Ouest a eu besoin d'un espace démesuré pour son expansion durant le long XVI^e siècle. Pour mieux s'approprier des surplus dans les mondes pré-établis d'Amérique et d'Europe de l'Est, de l'Afrique ou de l'Asie, il a dû réinventer de nouveaux rapports de production, tels l'esclavage et le «second servage». L'accumulation de la richesse et sa concentration entre les mains de la classe marchande de l'Europe de l'Ouest se sont réalisées grâce à la fois aux travailleurs libres au centre et à la main d'oeuvre asservie en périphérie. Sans ces interconnexions, le capitalisme historique (Wallerstein, 1990a) n'aurait jamais, sans doute, vu le jour en Europe.

Pour Braudel et Wallerstein, l'économie-monde est composée de divers rapports de production en synchronisation. L'esclavage, le «second servage», ou la petite production marchande, par exemple, qui coexistent avec le capitalisme ne sont pas les vestiges de la survivance de rapports de production pré-capitalistes. Cette réalité accepte l'étagement et la coexistence de rapports de production divers qui varient selon la conjoncture et les contextes régionaux.

L'approche de Braudel et de Wallerstein veut que l'on prenne le système-monde moderne comme l'unité d'analyse pour comprendre la signification de la coexistence de ces types différents de rapports de production. En somme, l'économie-monde pour Wallerstein (1974: 92) est intégralement capitaliste, même si, à tous les niveaux, la force de travail ne se trouve pas complètement séparée des moyens de production. «L'économie-monde, écrit-il, a une forme ou une autre. Une fois devenue capitaliste, les rapports qui ont une certaine ressemblance formelle aux rapports féodaux sont nécessairement redéfinis en terme du principe directeur du système capitaliste. Ceci fut vrai à la fois pour les *encomienda* de l'Amérique hispanique et pour le soi-disant «deuxième servage» de l'Europe de l'Est» [traduction de l'auteur].

3. Controverses

Depuis leur origine, les théories de la dépendance sont déchirées par des controverses. D'abord, elles naissent durant les années 1960 en opposition aux théories de la modernisation. Plus tard, on voit les marxistes et les analystes des systèmes-mondes se quereller sur le choix de l'unité d'analyse: formation sociale vs système. Dernièrement, la querelle est interne entre les analystes des systèmes-mondes eux-même concernant l'origine, le nombre et la nature des systèmes-mondes.

Selon Schneider (1977), Wallerstein aurait défini les interconnexions marchandes trop étroitement, excluant la circulation des biens de prestige. Selon Ekholm (1980), et Ekholm et Friedman (1982; 1984), cette circulation obéit à la logique de «l'impérialisme capitaliste» qui crée les hiérarchies entre les ensembles sociaux. Les systèmes-mondes anciens basés sur l'État sont des constructions qui dépendent du surplus provenant de zones périphériques. Pour ces auteurs, les rapports centre/périphérie doivent s'étendre aux sociétés pré-capitalistes. En fait, pour eux l'histoire de la civilisation se comprend comme un long processus de décentrages et de recentrages, de rivalités entre centres pour le contrôle des ressources premières en provenance des zones périphériques, tels le bois, les métaux, les pierres précieuses, l'ivoire etc., matériau transformé par les artisans des cités en biens de prestige pour l'usage et l'entretien des classes dirigeantes. En formulant ces arguments Schneider, Ekholm et Friedman sont les précurseurs d'un nouveau champ d'études comparatives des systèmes-mondes.

Depuis les années 1980, un certain nombre de chercheurs essaient d'adapter les concepts élaborés pour le système-monde moderne aux systèmes-mondes

anciens; ils prennent le système comme unité d'analyse, non la société: ainsi ils éliminent la question de la dynamique interne de l'évolution. Dans ce domaine, on se demande combien y a-t-il de systèmes-mondes? Comment les délimiter? On essaie d'en répertorier les types suivant leur grammaire, leur logique. En comparant les systèmes-mondes anciens avec le système-monde moderne, on croit les mieux comprendre (Chase-Dunn, 1992; 1989; Chase-Dunn et Hall, 1991; 1992).

Certains, tels Wallerstein et Chase-Dunn, voient plusieurs types de systèmes-mondes, d'autres n'en voient qu'un seul. Il y a aussi d'importants différends sur le moment de l'émergence du système-monde moderne. Wallerstein le fixe dans le long XVI^e siècle; d'autres le veulent après, au XVIII^e siècle; d'autres avant, au XIII^e siècle, comme Abu-Luhhod (1989). Le cas d'André Gunder Frank est le plus paradoxal. S'inspirant de la thèse d'Abu-Luhhod, qui explique l'émergence du système-monde moderne par les interconnexions de l'Europe avec l'Orient par le marché des biens de prestige, Frank (1990; 1991; Frank et Gills, 1992) conclut à l'existence depuis 5 000 ans d'une économie-monde apparue dans l'aire des anciennes civilisations (Mésopotamie-Egypte). Selon Frank (1990), le capitalisme serait un long processus historique caractérisé par des mouvements cycliques de centrage et décentrage pour l'hégémonie et dont l'origine ne se situerait pas en Europe mais dans le Proche-Orient. L'hégémonie du capitalisme en Occident est un événement récent, possiblement passager.

Frank (1991) décoche une flèche sur tous ceux qui voient l'histoire de l'Ouest comme discontinuité, «marxistes» et analystes des systèmes-mondes confondus. Pour lui, ni les «*differentia specifica*» du système-monde moderne de Wallerstein (1990b), ni les notions d'empires-mondes et de mode de production féodal, ni les formations tributaires d'Amin (1970; 1973), sont acceptables. Après les anciens débats Dobbs (1971; 1976)/Sweezy (1976a; 1976b), Frank (1963)/Laclau (1971), Brenner (1977)/Wallerstein, à savoir si la transition du féodalisme au capitalisme est due aux contradictions internes ou aux forces externes du marché, Frank soulève un nouveau débat à savoir si, à partir de l'Europe de l'Ouest, il y a eu ou pas une transition du féodalisme au capitalisme.

Selon Wallerstein (1991a), la critique de Frank s'adresse à tort à lui car son système-monde moderne est un phénomène exotique qui dévie du processus de développement connu jusqu'alors dans les autres aires de civilisations. En fait, l'émergence du capitalisme historique à partir de l'Europe est une contingence, un hasard de l'histoire, provoquée par la secousse des Grandes Découvertes et la crise structurelle dans

l'Europe féodale. La discontinuité, la rupture d'avec l'ancien régime s'explique par une conjoncture accidentelle dans le long XVI^e siècle entre les multiples interconnexions du marché extérieur et les contradictions internes à l'Europe. La cause du développement du capitalisme en Europe est complexe et personne au moyen âge n'aurait pu en prévoir l'émergence. Son évolution n'obéit pas au «temps en tunnel» (Blaut, 1994) de la pensée positiviste axée sur l'ancienne vision newtonnienne et laplacienne d'un univers mécanique et prévisible, conception où l'avenir est donné dans le présent. Au demeurant l'indétermination fait partie de l'explication du capitalisme tant en Europe qu'au Japon. Comme le soutient Bernier (1988; 1990), la transition du féodalisme au capitalisme nippon ne peut pas totalement s'expliquer par la nature de luttes de classes internes. Il faut recourir à des facteurs à la fois internes et externes pour expliquer son émergence au Japon.

En poussant la réflexion un peu plus avant, on peut dire que le capitalisme est un système complexe d'auto-organisation en état instable né d'un enchaînement d'événements imprévus et ouverts sur un avenir incertain. Le temps est une dimension réelle de l'économie-monde et donc celle-ci n'échappe pas à la flèche du temps (Conveney et Highfield, 1990) comme tous les systèmes complexes.

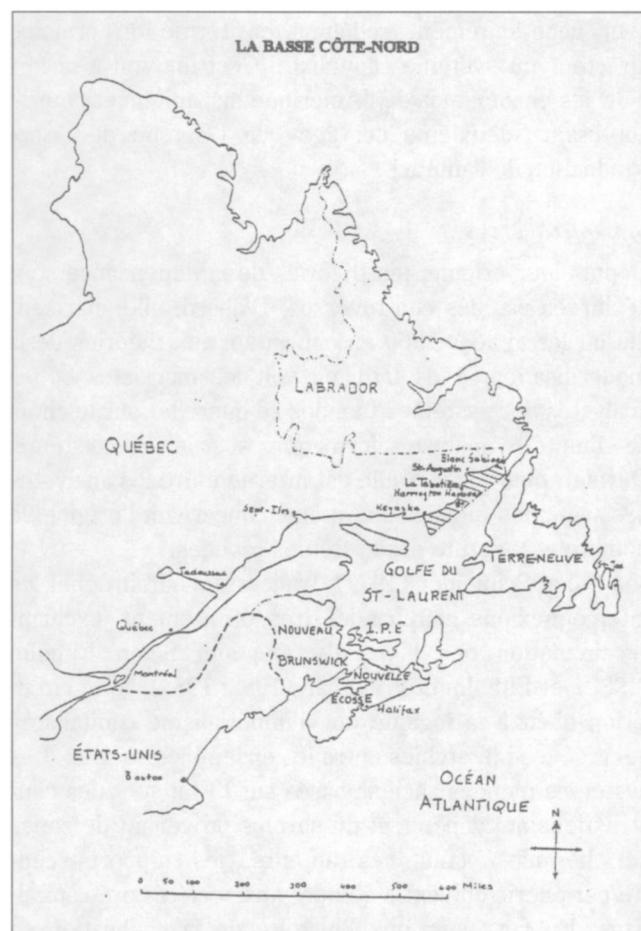
Pour les analystes des systèmes-mondes l'unité d'analyse est le système, non la société. Par conséquent, leur compréhension du développement du capitalisme est multi-dimensionnel et anti-positiviste. En prenant en compte la complexité du réel, leur discours se distingue du discours réductionniste des libéraux et des marxistes, protagonistes qui partagent les mêmes présupposés positivistes où la réalité sociale est comprise à partir d'un quelconque état initial, non à partir du possible. En effet, en plus d'adopter la même unité d'analyse, mais sous des noms différents, la société isolée ou l'État-nation pour les libéraux et la formation sociale pour les marxistes, ces deux protagonistes s'imaginent l'évolution de ces entités comme des possibles dont la trajectoire est dessinée d'avance. Pour libéraux et marxistes, le présent est gros du passé, «l'avenir est donné dans le présent». L'observation des faits empiriques sert à confirmer les prétendues étapes. Leur vision déterministe du monde social, inspirée de la science sociale du XIX^e siècle, les conduit à l'attribution fallacieuse d'un caractère concret à une abstraction (Whitehead, 1995). Faute de situer le changement social dans la «durée pure» de Bergson (1962: 10), libéraux et marxistes n'arrivent pas à se représenter la nouveauté ou l'imprévisibilité. Bref, dans ce sens, entre la version idéaliste des libéraux et

matérialiste des marxistes du développement de la culture et des sociétés humaines, l'opposition est plus symbolique que fondamentale.

La réalité locale dans l'économie-monde

1. L'approche positiviste et la pratique ethnographique sur la Basse Côte-Nord

Figure 1



Le continuum de Redfield a servi de cadre d'analyse dans les premières études ethnographiques sur la Basse Côte-Nord (Breton, 1968; 1970; 1973; Charest, 1973; Junek 1937; Tremblay, Charest et Breton, 1969). Plus récemment, Bernier (1979; 1981), Darveau (1989) et Roy (1990) de l'université Laval, élèves du professeur Yvan Breton, lui-même ancien élève du professeur Marc-Adélar Tremblay, ont réorienté cette ethnographie de type culturaliste sur la Basse Côte-Nord dans le cadre du matérialisme historique.

Si les travaux des ethnographes de l'université Laval, aînés et cadets confondus, donnent une impres-

sion de continuité et de cohérence, c'est que le continuum de Redfield et le matérialisme historique sont chacun à sa manière un modèle d'interprétation dualiste. Le continuum de Redfield contraste la société rurale à la société urbaine et présuppose la disparition des traits ruraux (tels la subsistance, la parenté étendue) à mesure que ceux de la ville se diffusent vers la campagne. Le matérialisme historique présuppose également l'existence d'une société traditionnelle et son passage nécessaire à la société moderne, c'est-à-dire la transition par la lutte de classes du féodalisme au capitalisme, lui-même caractérisé par une polarisation croissante entre deux classes, le prolétariat et la bourgeoisie.

Selon cette dernière perspective, trois positions sont possibles pour expliquer la coexistence des formes de production sous le capitalisme, comme survivance, comme prolétariat déguisé, et comme mode de production en transition. Dans la littérature sur la question agraire des années 1970, Servolin (1973) représente le premier courant. Breton (1977), Faure (1978), Lessard (1976), Lautier (1973), Mollard (1977) et Vergopoulos (1976) représentent le deuxième courant. Pierre Philippe Rey (1976), Bernard Bernier (1976) et Bernier, Bergeron et Bouvette (1977) représentent le troisième courant. Ces auteurs essaient de concilier les analyses des anciens penseurs marxistes sur la question du capitalisme agraire (Kaustky, 1900; Lenine, 1974; 1977; Marx, 1976) avec le maintien de la production parcellaire.

La grille d'analyse du matérialisme historique n'est en rien supérieure au continuum de Redfield. L'unité d'analyse de ces deux modèles est la formation pré-capitaliste pour l'un et la communauté traditionnelle pour l'autre, non le système. Les deux s'inscrivent dans le courant de pensée positiviste qui réduit l'horizon des ethnographes à s'imaginer les villages périphériques, tels les villages de pêcheurs sur la Basse Côte-Nord, comme des communautés encore au stade pré-capitaliste ou pré-moderne, mais vouées à rattraper tôt ou tard le retard. Ces modèles font naître un empirisme naïf qui confirme une évolution où des parties distinctes se juxtaposent suivant un schéma préfiguré, donc empêchent de voir que le travail multiforme est la règle dans les villages périphériques à l'étude. Ces modèles, pour qui l'avenir est donné dans le présent, dissocient le contenu du changement social d'avec sa durée, enferment le regard de l'ethnologue dans le temps clos, effacent la dialogique entre les acteurs et la structure sociale, mystifient des structures ouvertes.

La nouvelle génération d'ethnologues de l'université Laval a greffé, sans esprit critique, le matérialisme historique sur les villages de la Basse Côte-Nord analysés

par leurs aînés dans la perspective culturaliste. Quand leurs travaux n'ignorent pas carrément la question du rapport entre l'économie domestique et l'économie marchande, ils interprètent toujours le mode de subsistance comme une survivance, un phénomène pré-moderne ou pré-capitaliste. Leurs travaux sont une illustration flagrante que le passage du culturalisme au matérialisme historique n'exige aucun changement radical dans la manière d'observer la réalité sur le terrain ou d'interpréter l'ethnographie. Il suffit pour l'ethnologue de rhabiller l'ancienne ethnographie avec le nouveau jargon marxiste.

2. La théorie du développement du sous-développement et le cas de Harrington Harbour

C'est en opposition au modèle reçu du continuum de Redfield où le chercheur devait tronquer la réalité observée sur le terrain pour s'y conformer, que j'ai choisi, il y a déjà plus d'une vingtaine d'années, la théorie du développement du sous-développement d'André Gunder Frank pour mon cadre d'analyse du village de Harrington Harbour, communauté étudiée par l'observation participante et la tradition orale (Poncelet, 1976). En portant mon attention sur le système de relations qui dépassait l'espace villageois, j'ai pu tracer une trajectoire communautaire contraire non seulement aux prédictions du continuum de Redfield, mais aussi de celles du matérialisme historique, donc mettre au jour une organisation socio-économique non conventionnelle.

Les rapports socio-économiques à Harrington Harbour sont décrits à l'intérieur de deux types de relations centre/périphérie se succédant dans le temps: sous la domination des centres mercantiles de 1870 jusqu'en 1950, puis sous les centres industriels de 1950 jusqu'à aujourd'hui.

Dans un premier temps, est faite une reconstitution de l'organisation socio-économique du village lors de son évolution sous la domination de centres mercantiles vers les années 1920. L'analyse distingue deux sphères d'échange, le circuit des marchandises et celui des biens domestiques, auxquelles correspondent un mode de production marchand et un mode de production de subsistance, ce dernier subordonné au premier, et les deux formant un système hiérarchique local, dernier maillon dans la longue chaîne hiérarchique qui structure l'économie-monde. Les rapports sociaux à Harrington Harbour obéissaient à deux logiques, une mercantile et l'autre communautaire, qui s'activaient suivant le lieu, les saisons et les activités économiques en présence.

La morue, le cuir et l'huile de phoque étaient produits pour l'échange, donc circulaient dans les réseaux de

l'économie-monde hors de la communauté locale. La technique de capture était celle de filets fixes avec le besoin d'emplacements sur la mer en bordure d'îlots et de rivages. Les chefs des unités de production, au niveau du village, étaient les propriétaires des techniques de pêche; ils contrôlaient aussi l'accès aux emplacements sur la mer par des droits exclusifs reconnus par la coutume, entérinés par l'État et ses lois sur les pêcheries.

La parenté ne servait pas comme principe pour le recrutement des équipes de pêche comme le suppose la plupart des ethnographes entre autres Junek (1937), Beucage (1970) et Breton (1973). Les équipes de pêche se formaient suivant une logique mercantile parmi les pêcheurs du village sans moyens de production (Poncelet, 1976 : 74-78). Souvent des pêcheurs dans les villages environnants, parfois même des pêcheurs itinérants, figuraient dans les équipes selon les besoins et les disponibilités. Le partage du produit se faisait selon certaines règles comptables entre les coéquipiers et en faveur du chef, liés à celui-ci par des rapports dyadiques asymétriques de clientèle, et lui-même lié directement de la même façon à son tour au marchand urbain qui venait extraire le surplus de la production villageoise par l'échange inégal.

Outre la production pour l'échange, les villageois pratiquaient une production pour la consommation domestique, hors saison, qui comprenait une multitude complexe d'occupations de subsistance, la coupe du bois de chauffage, la cueillette de baies, la construction de l'habitat, la chasse au caribou. Ces produits circulaient généralement uniquement dans la sphère d'échange communautaire. Ce mode de production de subsistance se caractérisait par des droits d'usage commun sur le territoire et les ressources. L'organisation du travail était basée sur la famille, la parenté et des rapports dyadiques symétriques. Quand ce mode de production s'activait, l'entraide au niveau du village émergeait, les visites et les festivités entre villageois devenaient nombreuses (Poncelet, 1976 : 81-92).

Comme maillon qui bouclait le système hiérarchique au niveau du village avec le système hiérarchique plus élevé qui structurait le circuit de l'échange hors de la communauté, le marchand était dans une position clé et avait le contrôle effectif sur la distribution des biens de production (sel, cordage, filet etc.) et des biens de consommations nécessaires (mélasse, farine, pomme de terre etc.). Le lien de patronage du marchand avec les chefs d'équipages et leurs familles respectives favorisait la concentration de la propriété technique dans certaines lignées car la coutume de l'héritage suivait le principe patrilinéaire.

Par sa position, le marchand définissait les conditions dans lesquelles la communauté villageoise devait se reproduire. Mais, en réalité, c'est la conjugaison de ce facteur d'ordre supérieur avec un facteur d'ordre inférieur (le principe coutumier de l'héritage) qui explique la reproduction particulière du système hiérarchique dans le village et la complémentarité des deux modes de production (Poncelet, 1976 : 78-80).

Dans un second temps d'analyse, d'après mes observations sur le terrain durant l'année 1968 et 1969, mon étude décrit les rapports sociaux du village de Harrington Harbour sous l'émergence des nouveaux centres d'industrialisation miniers, comme celui de Sept-Iles (Poncelet, 1976 : 93-124).

Vu les remailages d'après la seconde guerre mondiale dans la longue chaîne hiérarchique qui structure l'économie-monde, le marchand urbain est forcé de redéfinir sa position par rapport au village pour s'insérer dans les nouveaux maillons de la chaîne. Peu à peu, il se transformera en marchand de biens polyvalents en faisant entrer un bazar de biens essentiels et non essentiels dans le circuit d'échange local, créant ainsi de nouveaux besoins, une demande accrue du pouvoir d'achat et de nouvelles hiérarchies sociales. Comme il a aussi intérêt à voir le volume d'argent en circulation dans la région augmenter, il se fera également marchand-entrepreneur; et avec l'aide de la nouvelle bureaucratie d'État, il développera une stratégie industrielle en conséquence. L'industrie de la pêche qu'il vient à gérer sera sans cesse peinte en couleurs ombrageuses, comme une industrie en crise, jamais assez subventionnée, toujours trop improductive, marginalisant sans cesse les pêcheurs côtiers au profit de la grande pêche hauturière, augmentant leur dépendance sur des paiements de transferts de toute sorte.

Sous la domination des centres industriels, se développent un pluralisme occupationnel nouveau, des factions de village et un nouveau système hiérarchique, maillon local de cette longue chaîne hiérarchique qui structure l'économie-monde actuelle basée sur l'idéologie de la consommation. Le pluralisme occupationnel de Harrington Harbour devient très complexe, composé d'un mélange de travaux salariés et non salariés. Mais dans le village de La Tabatière (Poncelet, 1969), à une quarantaine de milles plus à l'est, ce pluralisme s'avérait paradoxalement encore plus complexe.

Une famille marchande de la ville de Québec, depuis le dernier quart du XIX^e siècle, avait ici des établissements mercantiles. Sur ces anciennes bases, elle avait implanté une usine de transformation de la morue en filet durant les années 1950, faisant de La Tabatière le

coeur industriel des pêcheries régionales, en quelque sorte. L'ethnologue Pierre Beaucage, que j'accompagnais, durant l'été 1967, dans le but d'étudier ce village dans le cadre du projet de l'Ethnographie de la Côte Nord dirigé par le professeur Marc-Adélar Tremblay de l'université Laval, se réserva la tâche de reconstituer la «société traditionnelle» et m'assigna celle d'étudier le «village ouvrier». Comme stratégie de recherche, il élaborera un programme d'entrevues sur l'histoire occupationnelle des travailleurs à l'usine de transformation du poisson pour montrer les trajets occupationnels entre les générations, père-fils. À partir de la reconstruction «structuralo-matérialisme historique» de Beaucage (1967; 1968; 1970) du village traditionnel de La Tabatière, il m'incombait finalement de décrire le «village ouvrier» comme résultat d'une dynamique interne (lutte de classes).

Après un bon nombre d'entrevues de maison en maison, il me fut impossible d'analyser les données occupationnelles selon l'ordre voulu d'évolution pour montrer le passage du traditionnel au moderne par le trajet des fils. D'abord, les ouvriers à l'usine étaient en grande partie des femmes mal payées travaillant sur commande au rythme des arrivages, faisant des journées folles, parfois de plus de 12 heures d'affilée, parfois des journées moins que rien. Contrairement aux modèles reçus, face au phénomène de l'industrialisation, au lieu d'éclater, les rapports de parenté s'étaient affermis et les travailleurs se voyaient insérés dans un tissu de liens de patronage et de népotisme. Dans la plupart des cas, le père et le fils étaient des travailleurs saisonniers à l'usine, également pêcheurs occasionnels, faisant, par-ci, par-là, un peu à n'importe quelle saison, une multitude de menus emplois simultanés, certains payés, d'autres non. En outre, avant leur mariage et avant de s'établir au village, la plupart avaient été travailleurs migrants, dans les environs de Sept-Iles, mais aussi un peu partout ailleurs au pays, même en Europe, surtout ceux ayant été enrôlés dans l'armée. Plusieurs de ces travailleurs interviewés, dont l'anglais était en général la langue d'usage, distinguaient «my own work» du travail à l'usine et semblaient accorder plus d'importance au premier, c'est-à-dire au temps libre nécessaire pour les activités de subsistance, telle la construction de leur maison.

3. L'analyse des systèmes-mondes et le pluralisme occupationnel

L'analyse des systèmes-mondes peut rendre compte de cette complexité occupationnelle, la coexistence du travail payé et non payé étant en fait une stratégie de la reproduction de l'économie-monde (Wallerstein, Smith et Evers, 1984). Le système-monde moderne permet et

engendre une variété de formes de production selon les contextes régionaux et la conjoncture historique. L'articulation du double mode de production que j'ai décrit pour le village de Harrington Harbour est bien, en fait, comme je viens de le montrer, une stratégie qui découle directement de cette logique.

Mon argument principal est que, depuis l'origine du village de Harrington Harbour, l'échange marchand a conditionné la constitution des modes de production en présence et la consommation a conditionné la reconstitution du pluralisme occupationnel. La production, l'échange et la consommation sont trois moments nécessaires pour la reproduction d'un système économique. L'importance de l'échange et celle de la consommation sont dues à la position périphérique de Harrington Harbour dans l'économie-monde. Bien entendu, ceci est contraire à l'orthodoxie marxiste pour laquelle les rapports de production sont l'instance première qui détermine la nature d'une économie.

Les résultats de l'ethnographie de Harrington Harbour convergent très bien avec le constat de Wallerstein (Wallerstein et Smith 1992 : 254) basé sur l'analyse comparative découlant d'une série d'études plus récentes du Centre Braudel : «Dans un système capitaliste, le salaire ne peut jamais être l'unique ou même le principal mode de paiement de la grande majorité de la main d'oeuvre mondiale. Le salaire doit toujours être combiné avec d'autres formes de revenu».

Pour comprendre la nature des relations de production soi-disant «pré-capitalistes» dans les zones du capitalisme périphérique, il faut les voir comme des «relations de production» du système-monde moderne, choisir ce système pour unité d'analyse (Wallerstein, 1974 : 127). Ainsi en prenant non la communauté, mais les rapports d'interface du micro/macro-système comme unité d'étude, j'ai pu décrire la structuration du mini espace-temps de Harrington Harbour d'une toute autre manière que dans les ethnographies traditionnelles.

Grâce à la notion du développement du sous-développement, j'ai pu comprendre la réalité ethnographique de Harrington Harbour comme un ensemble d'ensembles et y décrire le procès d'articulation des rapports de production. En fait, l'ouverture de la théorie de la dépendance d'André Gunder Frank m'a permis de combiner d'autres outils conceptuels, comme la notion de mode d'échange et celle de mode de production.

4. Critique de la critique des théories de la dépendance par les ethnologues

Les critiques des théories de la dépendance se font nombreuses dans la littérature (Booth, 1985); elles sont parfois plus ou moins fondées, mais le plus souvent elles ne

reflètent que l'option politique des auteurs. Celles provenant d'ethnologues accusent les tenants des théories de la dépendance, outre d'avoir manqué à leurs promesses, d'avoir réifié les actions. Le manuel d'ethnologie-anthropologie de Laburthe-Tolra et Warnier, excellent par ailleurs, illustre bien cette critique. Les théories de la dépendance écrivent-ils (1993 : 313) «ont fini par constituer un carcan pour la recherche, en exagérant la passivité des sociétés de la périphérie... Cette vision dépendantiste des sociétés de la tradition fait violence aux faits dans la mesure où, même dans les sociétés les plus dominées, les acteurs n'ont jamais cessé de réagir à la situation, de définir des trajectoires autochtones de l'économie et du politique, et de réinventer leurs traditions».

Ce manuel d'un trait de plume écarte les théories de la dépendance. Il se fait l'écho des dogmes de nombre d'ethnologues, condamne sans procès, sans confronter la théorie avec la réalité sur le terrain. Pourquoi la relation centre/périphérie n'aurait-elle pas toujours sa place pour expliquer la structuration de l'espace villageois? Est-il certain que ce mode d'interprétation doit éliminer l'équation des acteurs sociaux? Que fait-on de la notion de développement du sous-développement? Les ethnologues demeurent silencieux face à mes interrogations. Comme la plupart des critiques de l'école de la dépendance, les ethnologues interprètent l'impasse comme une situation limite (Freire, 1974), une vérité absolue, un fait de nature. Par la magie du verbe, ils réifient le savoir ethnologique. Leurs critiques sont closes, tombent dans les mêmes travers de ceux qu'ils critiquent. Leurs discours amènent la recherche dans un cul-de-sac, caricaturent ceux qu'ils attaquent pour les mettre hors jeu.

À mon avis, les théories de la dépendance n'enferment pas nécessairement la pensée dans le temps clos qui structure la pensée libérale et marxiste orthodoxe. Au contraire, en libérant du poids de ces traditions, elles permettent à l'ethnologue d'accoucher du sens caché des structures sociales, de proposer de nouveaux possibles. La notion du développement du sous-développement situe les communautés locales dans leurs conditions réelles de développement, mais leurs organisations sociales spécifiques peuvent varier, dépendant de l'action des agents sociaux et d'autres facteurs tels la conjoncture historique et le type de région donnée. En fait, cette théorie reconnaît la vérité dans la célèbre phrase de Marx selon laquelle les hommes font leur propre histoire, mais dans des conditions qu'ils n'ont pas choisies. La méthode qui en découle présuppose que l'on doit analyser la réalité complexe pour décrire les trajectoires des communautés locales et leurs organisations réelles.

Les ethnologues font valoir que la notion du développement du sous-développement est trop imprécise, donc de peu d'utilité pour la recherche, alors que cette indétermination est, en fait, son véritable atout. En encourageant la pensée complexe (Morin 1990), cette notion suscite l'imagination sociologique chez l'ethnologue, lui laissant ainsi libre cours de décrire concrètement les organisations sociales pour dévoiler le sens caché des systèmes dualistes et expliquer les mécanismes des particularismes de la trajectoire des communautés locales.

L'analyse des systèmes-mondes comme approche anti-utilitariste

1. La raison utilitaire

Pour expliquer la présence d'un mode de production de subsistance, basé sur la réciprocité, tel celui qu'on retrouve à Harrington Harbour, et son enchaînement historique avec le capital productif, le capital marchand et la petite production marchande, on doit analyser l'économie domestique comme subordonnée et indissoluble de l'économie-monde. Le problème de l'articulation des économies domestiques et marchandes ne peut se comprendre ni se résoudre dans l'opposition artificielle et stérile de l'économie libérale et de l'économie marxiste. Ces approches partagent plus ou moins explicitement le même axiome utilitariste, entrave au développement d'une pensée plus radicale dans le champ économique et à la compréhension de la structuration des systèmes historiques locaux.

En gros, toute doctrine qui prétend que «les sujets humains sont régis par la logique égoïste du calcul des plaisirs et des peines, ou encore par leur seul intérêt et qu'il en soit ainsi parce qu'il n'existe pas d'autre fondement possible aux normes éthiques que la loi du bonheur des individus ou de la collectivité des individus» est utilitariste (Caillé 1989 : 17-18). L'économie, «science impériale» (Stigler, 1984), est sous l'emprise de cet imaginaire utilitariste comme d'ailleurs l'anthropologie économique, dite formaliste, qui transpose aux économies primitives la théorie d'Adam Smith d'un système autoproduit par la logique de l'intérêt privé. En fait, les deux principaux représentants de ce courant, Melville Herskovits (1940) et Raymond Firth (1946; 1951) présupposent que la logique égoïste du calcul est inscrit dans la nature humaine, et donc que le «bon sauvage» est autant un homo oeconomicus que l'homme bourgeois.

A l'instar du marginalisme, l'anthropologie économique, dite formaliste, part du comportement des indi-

vidus, et met en avant la définition de l'économie comme volonté «d'économiser des moyens». Elle présuppose que le primitif est confronté à la rareté, condition qui l'obligerait à travailler dur, à consacrer l'essentiel de son temps à résoudre le problème de sa survie matérielle, non pas au sommeil, au jeu, au bavardage, aux célébrations de rituels. Bref, selon les formalistes, le primitif obéit à la rationalité économique. La société primitive n'est pas la première «société d'abondance» telle que le soutient un titre célèbre de Marshall Sahlins (1972), représentant de l'anthropologie économique, dite substantiviste.

L'anthropologie économique, dite formaliste, qui voit les pratiques obligatives comme un investissement matériel en vue d'un profit social, est réductionniste. La raison utilitaire met dans l'ombre la coexistence d'autres types d'économies avec l'économie de marché et empêche de comprendre le véritable dynamisme social des communautés qu'on veut étudier comme celles sur la Basse Côte-Nord. Les échanges-dons sont loin de pouvoir s'analyser dans les cadres de l'économie soi-disant naturelle, de l'utilitarisme.

2. *L'homme pluri-dimensionnel obéissant à diverses logiques*

Il faut reconnaître que sous le soi-disant égoïsme de tout homme il y a un fond d'altruisme, provenant de la condition humaine elle-même. Comme le note Godbout (1992 : 21), «aujourd'hui encore, rien ne peut s'amorcer ou s'entreprendre, croître et fonctionner qui ne soit nourri par le don. A commencer par le commencement, autrement dit la vie elle-même». En effet, primitif ou moderne, l'homme a toujours dû se relier à autrui pour devenir homme. Les mères et pères transmettent la vie aux enfants et donnent des épouses aux étrangers et en retour ils reçoivent des épouses d'autres étrangers. L'échange a bouclé l'humanité ensemble, en quelque sorte. Sans échanges et sans dons, les sociétés humaines cesseraient de se reproduire. Suivant Mauss, le don est un phénomène social total. Il constitue «un des rocs humains sur lesquels sont bâties nos sociétés» (Mauss, 1966 : 148). Pour Claude Lévi-Strauss qui s'inspire de Mauss, l'homme est en quelque sorte un *homo reciprocus* dont le cerveau serait programmé pour l'échange.

Quand on y pense de l'avant, il est étonnant de voir que l'esprit du don est autant le fait des sociétés archaïques que celui de la société moderne et contemporaine. Dans cette dernière, l'intérêt n'explique pas tout le comportement des individus. Coincé entre le marché et l'État, le don continue d'être pratiqué entre personnes «proches», entre parents, entre amis. Quoi qu'en dise les sociologues de l'intérêt et du pouvoir, la reproduction

des familles dans la société moderne présuppose toujours réciprocité et confiance. Sans nul doute, la famille se dissoudrait instantanément venait-elle à ressembler à une entreprise ou à un champ de bataille. Bref, le don n'est pas qu'un aspect folklorique de nos sociétés contemporaines, mais l'essence même de sa vie sociale. Contrairement au marché et à l'État, qui fonctionnent hors des liens personnelles, le don se situe à l'intérieur d'eux. Il forme les relations les plus significatives entre les hommes. Comme le souligne Claude Léfort (1978), c'est ce qui nous confirme que nous ne sommes pas des choses les uns pour les autres.

Concernant l'institution du marché, il faut reconnaître avec Mauss (1966 : 148) que le marché «n'est étranger à aucune société connue». En effet, dès la préhistoire, on voit un certain nombre de biens circuler d'une peuplade à l'autre à des milliers de kilomètres de distance : ce qui laisse supposer l'existence d'un type d'échange potentiellement marchand dans la société archaïque. Toutefois cependant ce régime d'échange diffère du nôtre. Le marché demeure «encadré» dans le social. Les sociétés archaïques ne sont pas soumises à de véritables mécanismes de marché. Le marché est toléré à la marge de ces sociétés.

Si les sociétés archaïques se définissent contre l'État suivant Pierre Clastre (1974), on pourrait aussi dire qu'elles se définissent contre le marché. Pour Mauss (1966 : 151), dans ces sociétés lors de l'échange appelé le troc ou le marché, ce qui est donné et rendu n'est pas simplement des biens économiques. «Ce sont avant tout des politesses, des festins, des services militaires, des femmes, des enfants, des foires dont le marché n'est qu'un des moments et où la circulation des richesses n'est qu'un des termes d'un contrat beaucoup plus général et plus vastes». En fait, selon Mauss, «l'homo oeconomicus n'est pas derrière nous, il est devant nous» (1966 : 272). L'homme est devenu «une machine, compliquée d'une machine à calculer» que tout récemment. La société moderne a choisi l'autonomisation et la décontextualisation maximale du marché. Elle a fait éclater les multiples contraintes qui empêchaient la logique de l'intérêt de suivre son cours. A vrai dire, l'homo oeconomicus est une invention culturelle associée à l'imaginaire utilitariste de nos sciences économiques, dont le but est de soumettre les logiques du don et du plan à la rationalité économique.

Pour Polanyi le marché autorégulateur est une conception absurde. «Abandonner le destin du sol et des hommes au marché équivaldrait à les anéantir» écrit-il (1983 : 180). Donc, pour empêcher la complète destruction du tissu social, les sociétés modernes ont dû faire

des compromis, donc s'organiser, à la fois, suivant «le principe du libéralisme économique» et «le principe de la protection sociale» (1983: 182). Leurs dynamismes se structurent autour de ce «double mouvement». La réflexion de Polanyi sur la société moderne est marquée par la tension entre ces deux pôles.

Il n'y a pas lieu de soulever ici les vieilles querelles entre substantivistes et formalistes (Firth, 1967; 1972; Godelier, 1974; Le Clair et Schneider, 1968). Celles-ci ont cependant été salutaires, en nous faisant prendre conscience que les hommes, au cours des siècles, ont résolu le problème de la survie matérielle de la société en organisant la production et la distribution suivant les logiques de la générosité, de la contrainte et de l'intérêt. Bien que la logique de l'altruisme soit contraire aux logiques de l'intérêt et du pouvoir, ceci n'empêche pas leur coexistence dans le même univers social.

Contrairement à l'imaginaire utilitariste, l'homme est un être pluri-dimensionnel qui obéit à diverses logiques selon les circonstances. Les logiques du don, du pouvoir et de l'intérêt existent à l'état virtuel dans toutes les sociétés, peu importe leur niveau de complexité. La logique de l'intérêt, quant à elle, s'actualise plus ou moins suivant le degré d'autonomisation et de décontextualisation que les sociétés «décident» d'accorder au marché. Même dans la société capitaliste, on n'obéit pas nécessairement à la rationalité économique. Par exemple, on verra le bourgeois exploiter ses employés misérablement à l'usine, mais faire des dons à ses intimes. Avec ses amis, son épouse, ses enfants, on n'obéit pas à la logique qui régit nos rapports de travail. Le ciment qui lie les personnes dans la société capitaliste demeure le don et le contre-don, pas le contrat formel ou légal. La vie, pour se vivre, creuse des tranchées un peu partout pour endiguer la rationalité économique dans la société capitaliste. Le don y entretient un certain désordre. Pour comprendre pourquoi l'économie morale (Scott, 1976) coexiste avec l'économie de marché, il faut penser le marché, mais en le situant, à l'instar de Polanyi, en dehors du marché entre les sphères domestiques et étatiques.

3. La structure et l'étagement des modes de production

Braudel décrit la sphère économique comme une structure feuilletée. À la base, l'économie domestique produit les biens nécessaires à la survie de la famille, de la parenté; au-dessus l'économie marchande échange les surplus des valeurs d'usage produites; au dessus enfin l'économie capitaliste produit des valeurs d'échange, basée sur une division du travail à l'échelle mondiale.

Ces économies de Braudel rappellent les trois économies de Heilbroner (1962: 1-17, 1992: 1-21) ou encore les trois grands types de systèmes économiques historiques de Polanyi (1983; 1971), ceux qui obéissent aux règles du marché, aux règles de la redistribution, aux règles de la réciprocité. Polanyi associe le premier à l'époque moderne, le second aux empires archaïques, le dernier aux sociétés primitives et élémentaires.

À l'instar des formalistes et des substantivistes, Polanyi et Heilbroner ignorent le problème de la coexistence des modes de production. Braudel résout ce problème en introduisant le temps social qui hiérarchise les diverses économies en fonction du rythme auquel ils changent. Pour Braudel, l'économie domestique n'est pas en retard sur l'économie marchande, ni l'économie marchande sur l'économie capitaliste. Contrairement aux substantivistes, il y a étagement non succession des modes de production. Assujettie à la logique de l'intérêt, l'économie-monde s'est édifiée sur les modes de production obéissant aux logiques de la générosité et de la contrainte et elle continue de s'en nourrir pour son expansion. Ces rapports de production sont coulés dans le temps social à mille vitesses, à mille lenteurs.

En résumé, l'analyse des systèmes-mondes est compatible avec l'anthropologie économique, dite substantiviste, en palliant à ses insuffisances. Leur rapprochement peut apporter un nouvel éclairage sur la coexistence des trois logiques, contribuer à mieux identifier et comprendre l'enchevêtrement dans le temps des économies dans les sociétés périphériques, celles du marché, du plan et du don (Cheal, 1988; Etzioni, 1990; Godbout, 1992; Hyde, 1979; Perroux, 1963; Smith, 1989; Radhowski, 1987).

Structuration des systèmes historiques locaux

1. L'enchevêtrement des économies

Outre l'économie du don qui entretient la valeur du lien dans les rapports sociaux, le capital marchand et le capital productif associés à la valeur d'échange et la petite production marchande identifiée à la valeur d'usage sont des réalités économiques qui s'insèrent dans les réseaux de l'économie-monde. Essayons de construire un modèle de l'enchevêtrement de ces économies à la base de la structuration des systèmes historiques locaux.

Le but du capital marchand est l'accumulation pour l'accumulation par l'échange inégal (Kay, 1975). Le marchand achète une marchandise avec de l'argent pour la revendre pour plus d'argent suivant le circuit A-M-A'. La différence entre A'-A est égale au profit marchand. Le

marchand réinvestit bientôt cette somme suivant le second circuit $A'-M'-A''$. La différence entre $A''-A'$ est égale à un second profit marchand, processus en principe sans fin. La totalité de ces profits $(A'-A) + (A''-A') \dots$ est l'accumulation marchande.

Le marchand facilite la circulation des biens à travers la longue chaîne marchande qui structure l'économie-monde et permet le partage de la plus-value entre les différents fragments de la classe capitaliste. Sa fonction principale est la réalisation de la valeur du sur-travail extorqué des divers producteurs directs dans les divers circuits dans la sphère de la production. Le profit du marchand provient de l'échange inégal. Ce profit est plus ou moins grand dépendant de la situation spécifique du marchand dans l'économie-monde et de la nature de son alliance de classes. L'accumulation marchande provient des économies en amont et en aval de type marchande (Pm) ou capitaliste (Pc) avec lesquelles les marchands entretiennent des rapports particuliers. Situé à la croisée des chemins entre ces économies, le marchand a la possibilité d'initier quatre actes d'échange suivant le circuit : $(A-m-A'-M-A'')$. Il achète avec une somme d'argent A initiale une marchandise m en amont; il revend en aval cette marchandise m pour plus d'argent A'; avec cette nouvelle somme d'argent A', il achète en aval une marchandise M; il revend en amont cette marchandise M pour plus d'argent A''. Selon ce schéma, le marchand a donc à la fois deux sources potentielles de profit marchand dans la longue chaîne marchande qui structure l'économie-monde: l'une en provenance des économies en amont, l'autre des économies en aval.

Ayant besoin de producteurs qui lui livrent des marchandises à vil prix et des consommateurs qui les lui achètent à prix majoré, dans la mesure du possible, le marchand encourage l'émergence de la petite production marchande (Pm) dans les sociétés périphériques. Dans sa forme pure, on peut définir la petite production marchande comme un mode de production spécifique suivant le circuit $(Pm \dots M-A-M'/mp+mc \dots)$. Le petit producteur produit une marchandise M qu'il vend pour de l'argent A et avec quoi il rachète une autre marchandise M' correspondant à des moyens de production M'/mp) et à des moyens de consommation M'/(mc) permettant la reproduction de sa force de travail.

Le circuit $M-A-M'$ de la petite production marchande est le revers du circuit du capital marchand $A-M-A'$. En s'enchevêtrant suivant ce schéma $M-(A-M-A')-M'$, ces deux circuits permettent au marchand d'extorquer le sur-travail du petit producteur. Comme d'une part le petit producteur a besoin du marchand pour son accès aux biens de production et de consommation, et que d'autre part le

marchand a besoin du petit producteur pour son profit marchand, ces deux protagonistes ont intérêt à entretenir un rapport d'échange asymétrique et inégal. Bref, en raison de sa position dans l'économie-monde, le capital marchand insère le petit producteur dans un rapport opposé au marchand correspondant à un rapport de classes.

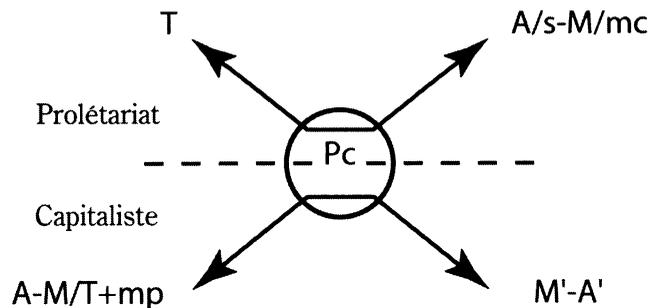
Le petit producteur marchand ne revêt pas une double personnalité où il serait à la fois un petit capitaliste et son propre salarié, comme le définit certains auteurs, tels Monière (1977 : 50). Son but n'est pas l'accumulation pour l'accumulation, mais l'achat de valeurs d'usage pour la reproduction du mode de production marchande et de celle de sa famille. À l'instar du prolétaire, le petit producteur fait partie de l'économie-monde comme un travailleur exploité. Sa situation dans la division sociale du travail de ce système-monde le contraint à produire du sur-travail extorqué par la classe marchande.

Le circuit du prolétaire est $(T \dots Pc \dots A/s-M/mc)$. Le prolétaire vend sa force de travail (T) dans un procès de production capitaliste (Pc) pour de l'argent/salaire (A/s) avec quoi il achète une marchandise sous forme de moyens de consommation (M/mc), ce qui lui permet de se reproduire comme force de travail. Le circuit du prolétaire vise l'achat d'une valeur d'usage. Sous cet angle, le prolétaire ressemble au petit producteur marchand. Comme lui, il ne cherche pas à amasser de l'argent pour de l'argent, mais à subvenir à ses besoins et à ceux de sa famille. C'est une mystification de penser que le prolétaire obéit à la logique de la rationalité économique comme son patron. Bien que le petit producteur soit en possession partielle de ses moyens de production et de subsistance tandis que le prolétaire en soit complètement dépourvu, les deux sont des travailleurs exploités par les classes marchandes et industrielles. Fondamentalement, ils sont dans la même position vis-à-vis du capital. L'amélioration de leur sort réside dans la résistance à la rationalité économique, non dans sa réalisation.

À l'instar du capital marchand, le capital productif vise l'accumulation pour l'accumulation non par l'échange inégal, mais par la production industrielle. Son circuit est $(A-M/T+mp..Pc..M'-A')$. L'industriel débute avec de l'argent A avec quoi il achète une marchandise M/T+mp, notamment une force de travail T et des moyens de productions mp (tels matière première, outillage), lesquels il consomme dans un procès de production capitaliste Pc produisant une marchandise M' qu'il vend pour plus d'argent A'. La différence de $A'-A$ égale le profit capitaliste. Son réinvestissement dans le procès de production capitaliste (Pc) produit un nouveau profit capitaliste. Réinvestie toujours à nouveau, la somme des ces profits aboutit au bout du compte à l'accumulation capitaliste.

Observons que le circuit du capital productif (A-M/T+mp... Pc... M'-A') est le revers du circuit du travailleur salarié (T... Pc... A/s-M/mc). En s'enchevêtrant suivant le schéma ci-après à travers le procès de production capitaliste (Pc), ces deux circuits permettent au capitaliste d'extorquer le sur-travail du prolétaire sous forme de plus-value :

Figure 2



En fait, ce schéma décrit l'opposition entre les deux classes à la base du mode de production capitaliste.

Cela étant dit, retenons que le marchand et le capitaliste, chacun à sa manière, désirent obtenir une valeur d'échange laquelle anéantit la valeur de lien tandis que le petit producteur et le prolétaire, chacun à sa manière, désirent obtenir une valeur d'usage laquelle au contraire soutient plus ou moins la valeur de lien. Autrement dit, le premier groupe de protagonistes obéit à une logique carrément utilitariste tandis que le second groupe obéit à une logique à tendance anti-utilitariste. La position de tous ces protagonistes, chacun avec sa logique respective, est l'enjeu de luttes multiformes dans l'économie-monde. Donc, pour comprendre la nature de l'enchevêtrement des économies à l'échelle locale, on doit analyser les rapports de production dans la société de la périphérie comme faisant partie intégrale de l'économie-monde. Autrement dit, on doit prendre simultanément en compte d'une part, la lutte à l'échelle locale entre marchands et producteurs directs pour le partage du travail nécessaire et du sur-travail et d'autre part, l'alliance de classe entre ces mêmes marchands et les capitalistes à l'échelle nationale, puis mondiale pour le partage de la plus-value globale.

2. Tradition anthropologique et l'articulation des durées

L'étude par l'observation participante et par les témoignages de la tradition orale de villages presque oubliés, tels les villages de pêcheurs sur la Basse Côte-Nord, n'a peu ou prou d'intérêt pour les historiens, surtout ceux

habités à chercher le passé figé dans des documents par souci d'objectivité. Mais ces descendants de Clio pour qui l'écrit est un fétiche, savent-ils qu'ils réduisent souvent la réalité historique à n'être qu'un reflet de la disponibilité des dépôts d'archives nationales? En revanche, ceux aujourd'hui, qui s'adonnent à «l'histoire immédiate», ont la mémoire courte s'ils croient innover. Dans l'Antiquité greco-romaine, même au Moyen âge, les archives ne démarquaient pas le genre historique. L'historien fut «celui qui sait pour l'avoir vu». Le vécu des événements par l'auteur, un vécu compris au sens large comme «totalité de la mémoire collective du moment» fondait le récit historique (Soulet, 1994: 5). Fait remarquable, outre Hérodote, le père de l'histoire, les anciens écrivaient l'histoire en ethnologue. Comme le fait remarquer Cohn (1981: 240-241), la croyance de l'historien à la possibilité de reconstituer le passé tel qu'il fût par des écrits est la contrepartie de la croyance de l'ethnologue à la possibilité de vérifier l'existence d'une «culture authentique» par la représentation des participants. Par ces méthodes, l'historien et l'ethnologue déforment la réalité sociale. Le premier construit un passé fictif, le second un présent fictif.

L'ethnologue enracine son savoir dans une expérience inter-subjective de courte durée, d'où sa préoccupation avec le temps présent. Sanjek (1991) distingue divers présents ethnographiques: comme état actuel de l'ethnologie; comme mode de représentation dans la monographie; comme lieu de la recherche et finalement comme don se rapportant à l'acte de la recherche elle-même. Selon l'expression de Fabian (1983: 21), le présent ethnographique comme mode de représentation dans la monographie serait «le temps schizogénique». Dans un premier temps, l'anthropologue initie une relation je-tu qui l'insère dans un réseau de relations interpersonnelles avec des hommes d'ailleurs. Dans un second temps, de retour à l'université en cabinet, il analyse ses données pour les transformer dans l'autre ethnographié, puis expose ses résultats dans une monographie où il a construit une société hors du temps divorcée du présent du producteur. L'écriture ethnographique transforme la relation inter-subjective, je-tu, dans une relation nous autres ici et eux autres là-bas.

Le présent ethnographique comme mode de représentation dans la monographie est un «temps schizogénique» parce qu'il fait voir les événements locaux hors du temps de la société de l'ethnologue. Tous les événements contemporains, y compris les événements locaux, ont lieu en même temps, simultanément, même ceux du passé. L'ethnologue construit un présent fictif parce qu'il ne prend pas en compte le

temps multiple, évite de situer ses observations sur le terrain dans la chaîne infinie du temps. Quant au passé, il se narre toujours comme il est maintenant, jamais tel qu'il fût. Le passé des historiens est donc toujours un mélange d'oubli et de mémoire, pas un fait pur. En ce sens l'histoire est toujours un mythe. Comme le signale Wallerstein l'objectivité, par conséquent, n'est «qu'une fonction de tout le système social» (1974 : 9-10).

Pour mieux comprendre, interpréter la complexité du réel sur le terrain et «articuler les histoires cachés», (Schneider et Rapp, 1995), l'ethnologue doit s'élever au-dessus de cet horizon clos de l'historien et de l'ethnologue, traverser le pont que nous a tendu Bloch (1953), il y a déjà trop longtemps, entre l'ethnographie et l'histoire. Bloch définit l'histoire comme une science de l'homme dans le temps. Ce temps est rebelle à la mesure; il n'est pas une abstraction à découper arbitrairement en segments homogènes. Il correspond au temps de l'ethnologue, le temps concret et vécu qui s'écoule et qui fuit à un rythme implacable, plasma qui tisse la chaîne des événements dans un champ intelligible. Le temps de l'histoire est à la fois un continuum et un flux perpétuel. Savoir en rendre compte est la problématique essentielle de l'enquête ethno-historique.

La conception du temps de Bloch s'apparente aux durées braudéliennes. Dans sa méthode comme dans ses divers travaux, entre autres *La Méditerranée*, Braudel (1990) distingue trois durées qui s'entrelacent et constituent l'épaisseur même de l'histoire : le temps ralenti des civilisations, des structures géographiques et matérielles; le temps allongé des épisodes, des cycles économiques, de la conjoncture; le temps rapide de l'événement, de la politique.

Dans cette rythmique du temps, c'est la longue durée qui a la sympathie de Braudel (1958). Pour Braudel, la courte durée n'est que «poussière». Comme le souligne Wallerstein (1982), Braudel voit l'histoire comme la combinaison de la conjoncture à la structure. Pour lui, l'événement et le rôle de l'agent humain ne sont que des «nouvelles sonnantes», «menus faits» dont «la micro-sociologie» et la «micro-histoire» font leur butin. Au lieu de partir de l'événement pour aboutir à la structure profonde, Braudel fait l'inverse. En fait, Braudel considère que les pratiques sociales ont peu d'importance pour expliquer la structuration des systèmes historiques.

Toute l'oeuvre de Fernand Braudel pourfend la courte durée comme «la plus trompeuse des durées», celle dont «la science a presque horreur». Pourtant c'est dans cette durée au niveau des micro-espaces-temps que l'ethnologue situe son acte de recherche. À première

vue, concilier l'ethnographie et l'analyse des systèmes-mondes semble une tâche insurmontable, à plus forte raison quand on s'aperçoit que les analystes des systèmes-mondes peuvent produire leurs travaux sans se soucier de se rendre sur le terrain et sans guère s'intéresser aux travaux ethnographiques.

Face à ce constat, de deux choses l'une : ou l'ethnologue se préoccupe de l'analyse des systèmes-mondes et il doit réintégrer en quelque sorte le cabinet de travail des illustres fondateurs de l'ethnologie, tels Frazer et Tylor; ou l'ethnologue poursuit sa tradition de terrain et il doit ignorer l'analyse des systèmes-mondes à l'instar de ces ethnographes épris par la «passion de l'échange» (Genest, 1985). L'ethnologue, qui s'entête à vouloir ni abandonner le terrain, ni rejeter l'analyse des systèmes-mondes, semble aboutir dans un cul-de-sac. Bref, la recherche d'une complémentarité entre l'ethnographie et l'analyse des systèmes-mondes semble une activité illusoire.

Cependant, à y penser plus avant, l'ethnologue entêté a une issue pour sortir du dilemme. Riche et complexe, la tradition anthropologique, dont il est l'héritier, renferme en elle-même la possibilité de contester les oppositions trop dures établies parfois entre structure et événement, stabilité et changement, de repenser la relation entre acteur et structure, entre temps court et temps long. Bref, l'anthropologie a le pouvoir de jeter un pont entre théorie de l'action et théorie institutionnelle.

La longue durée fait partie de la tradition anthropologique. D'abord, en se fixant l'étude de l'homme en général, de la diversité des cultures et des civilisations, le point de vue de l'anthropologie est mondial. Ensuite, sont des faits de longue durée, le cadre matériel des sociétés humaines, les systèmes de parenté, les codes linguistiques et les représentations collectives que les ethnographes décrivent, les sociétés humaines que les ethnologues ont répertoriées depuis les plus élémentaires aux plus complexes. Finalement, l'anthropologie américaine, qui repose sur quatre sous-disciplines, l'archéologie, la linguistique, l'anthropologie physique et l'anthropologie culturelle, est, à fortiori, une science de la longue durée.

Le manuel d'anthropologie de Laburthe-Tolra et Warnier (1993 : 49) est un tenant d'une ethno-anthropologie qui étudie des «faits de longue durée, que l'histoire n'érode que lentement et qui en canalisent le cours...». En revanche, celui de Kilani (1989 : 33) est un tenant d'une anthropologie des faits de courte durée, préoccupée par la description des particularismes locaux et dont la démarche consiste à prendre «comme objet d'investigation des unités sociales de faible ampleur à

partir desquelles elle tente d'élaborer une analyse de portée plus générale, appréhendant d'un certain point de vue la totalité de la société où ces unités s'insèrent». Le problème de l'articulation du local et du global est bien soulevé dans le manuel de Kilani, mais sans y apporter de solution véritable, ne serait-ce qu'en ressuscitant un dualisme culturel nouveau genre. Notamment le cas (Kilani, 1989 : 39) de l'agriculture de montagne dans les régions alpines de Suisse qu'il nous décrit illustre bien ceci. Ici on découvre une soi-disant tradition primordiale qui se voit reconstituée pour s'adapter au système de valeur de la modernité. En fait, dans la perspective de Kilani, le passé antérieur et le présent demeurent des temps séparés. Kilani n'arrive pas à enchâsser le temps court sur le temps long : les durées manquent d'articulation, de cohésion.

La juxtaposition du manuel d'initiation à l'anthropologie de Laburthe-Tolra/Warnier et de celui de Kilani fait bien voir que la tradition anthropologique est marquée par une tension entre le global et le local tout en reconnaissant le temps long et le temps court. Bien que l'ethnologue reconnaisse le temps comme une dimension essentielle de l'ethnologie, il a un sens tronqué du temps de l'histoire il utilise le temps et l'espace comme une frontière qui délimite l'analyse sociale et un cadre dans lequel se déroule la vie sociale. Ce qui demeure problématique pour l'ethnologue, c'est l'entrelacement des durées, la manière d'enchâsser la courte durée des événements sur la longue durée de l'économie-monde pour répondre à la question non pas de savoir comment les actions créent la structure ou comment la structure détermine l'action, mais comment l'action est structurée dans les divers contextes quotidiens et comment ces actions structurées sont reproduites dans l'espace et le temps.

Pour décrire les événements culturels, jusqu'à quel point faut-il tenir compte de l'idée que s'en font les participants? Dans l'histoire de l'anthropologie, deux réponses tranchées s'affrontent : celle de Radcliffe-Brown pour qui l'ethnologie est une science, donc privilégie le regard extérieur; celle d'Evans-Pritchard pour qui elle est une humanité, donc accentue le regard intérieur. En étudiant l'événement tel qu'il apparaît, l'un du dehors, l'autre du dedans ces deux ethnologues, chacun à sa manière, voient la compréhension de la structure en profondeur. Comment comprendre les actions sociales sans tenir compte de « l'unité du dehors et du dedans des événements » [traduction de l'auteur] (Collingwood, 1946 : 213)? Les deux regards sont complémentaires pour comprendre les structures profondes. Le clivage des deux cultures de Lord Snow (1959), notamment le clivage des deux anthropologies, l'une normative, l'autre interprétative, est

artificiel. Soient-elles du dedans ou du dehors, les représentations ethnographiques sont des interprétations d'une réalité pré-interprétée, condition préalable de toute connaissance selon des auteurs tels Heidegger et Gadamer (1976). Tout savoir est un rapport social : l'objet étudié est toujours une interprétation, toujours un objet perçu, jamais un objet nu. La compréhension d'un phénomène social se développe en spirale par la fusion des horizons. Comme l'homme qu'il étudie est semblable à lui et interprète aussi la réalité, l'ethnologue se voit donc enfermé dans le même cercle herméneutique. C'est le choix de son positionnement à l'intérieur de ce cercle qui différenciera son interprétation de celle de l'homme ethnographié. L'interprétation anthropologique est celle qui interprète l'horizon de l'homme commun dans un horizon plus global. En l'occurrence, l'adoption de la simultanéité des deux regards, celui du dedans, celui du dehors, est la méthode la plus propice pour produire une connaissance en profondeur des phénomènes sociaux.

La réduction du phénomène culturel, comme Segalen (1978) à une « sensation exotique » ou comme Geertz (1973) à des signes, des messages, et des textes, n'est qu'un savant aveuglement. « Les symbolistes voient des significations où les féministes et les marxistes voient de l'oppression » [traduction de l'auteur] écrit Keesing (1987 : 166). En « enfonçant les points sans les raccorder » (Walter 1980 : 511-552), la « description en profondeur » de Geertz brouille la réalité, empêche de savoir qui a construit et défini « la toile des significations », et dans quel but. À vrai dire, comme le souligne Biersack (1989 : 80), l'analyse culturaliste de Geertz (1983) est tout aussi statique que le structuralisme. Comme toute société tisse elle-même son propre voile, c'est le tissage, pas la toile, l'histoire du signe, pas le signe, la textualisation, pas le texte qui ont un intérêt pour un savoir anthropologique en profondeur.

L'immersion comme connaissance plus ou moins intuitive d'autrui n'est qu'un point de départ pour comprendre et rendre intelligible les représentations culturelles partagées. Le terrain permet une compréhension de l'intérieur, la saisie de la « toile des significations ». Toutefois cette connaissance de premier degré, bien que nécessaire, reste insuffisante. Il faut ensuite faire « l'épidémiologie » des constructions culturelles pour comprendre « la toile de mystification », situer les représentations sociales et les événements dans le « temps du monde » pour comprendre les structures sociales en profondeur. Pour produire cette connaissance du second degré, l'ethnologue doit retenir non le temps unique, linéaire, homogène de l'histoire historisante, mais le temps social multiple, hiérarchisé, c'est-à-dire les temps de l'his-

toire (Prost, 1966 : 118-123). Comme l'événement n'est pas toute la profondeur de l'histoire, l'ethnologue doit centrer son analyse non sur le temps dans lequel la communauté qu'il étudie est engagée dans l'histoire, le temps qui est, qui se mesure, mais sur le temps qui bat au coeur du continuum sur lequel se range la communauté à une extrémité et le système-monde à l'autre, le temps qui est une partie constituante de la dynamique de cette réalité, qui en est le moteur continuellement en action. Ce temps-là a l'épaisseur, la profondeur des durées braudéliennes.

Pour enchâsser le temps court sur le temps long, l'ethnologue devrait concevoir le temps et l'espace, tel que le suggère Giddens (1984), comme des dimensions inséparables du contexte des interactions sociales, de penser le temps et l'espace en terme Heideggerien «de présence» ou «d'absence», plus précisément en terme d'être-là, d'étant. Au moment de chaque interaction, la présence et l'absence de l'autre s'entremêlent de manière complexe. Dans l'interaction de face-à-face, l'autre est présent, à la fois, dans l'espace et le temps. L'interaction se déroule dans un local défini pendant une période définie. Dans ces occasions, les acteurs utilisent d'habitude les caractéristiques spatiales et temporelles de l'échange pour organiser leur échange. Mais cependant, avec l'extension des systèmes sociaux dans l'espace et le temps, l'autre peut cesser d'être immédiatement présent. De telles distanciations temps-espace, pour employer l'expression de Giddens, ont été fortement favorisées par le développement de l'écriture qui rend possible la communication avec le passé aussi bien qu'avec des individus physiquement absents. Plus récemment, comme le signale les géographes du temps, tels Hagerstrand, le progrès technologique dans le transport et les média a rapidement transformé la constitution du temps-espace des systèmes-sociaux.

3. *La théorie de la structuration de Giddens*

Pour mieux comprendre le rapport entre l'acteur et la structure, l'ethnologue devrait considérer la théorie de la structuration de Giddens (1984; 1981; 1979) comme complément à l'approche de Braudel/Wallerstein. Cette théorie repose sur trois idées clés : structure, système social et dualité de la structure.

La structure se réfère, «en analyse sociale, écrit Giddens (1984 : 17), aux propriétés structurales permettant «l'agglutination» de l'espace-temps en un système social, les propriétés qui rendent possible l'existence de pratiques sociales similaires dans les divers espaces-temps et qui les constituent en système» [traduction de l'auteur]. Giddens ne donne pas la connotation «conven-

tionnelle» de contrainte au terme structure. Pour lui, la structure ne se réfère pas à des aspects réels de la vie sociale, situés dans un contexte spécifique du temps et de l'espace. La structure «est ce qui donne forme et contour à la vie sociale, mais la structure elle-même n'est pas cette forme et ce contour» (Giddens, 1989 : 256). En d'autres termes, la structure n'existe que dans les activités des agents sociaux et qu'au travers eux : elle est rendue possible seulement par l'existence des règles et des ressources.

Giddens distingue nettement système et structure. La structure se réfère aux conditions de l'action tandis que le système se réfère aux types réels d'interactions à travers l'espace et le temps, dont le caractère institutionnel explique sa longue durée. Giddens définit les institutions comme des faisceaux de pratiques sociales. Il en identifie quatre en particulier : les institutions symboliques, les institutions politiques, les institutions économiques et les institutions légales. Les systèmes sociaux de Giddens sont historiques : ils sont des systèmes ouverts en état instable à cause du côté imparfait, fragile, hésitant des structures.

Dans chaque moment de la reproduction d'une pratique sociale, trois temporalités s'entrelacent selon Giddens (1981 : 20) : la durée de Bergson ou ce que Schutz appelle la réalité vécue ou l'expérience immédiate; la durée du «dasein», le cycle de vie des individus et des groupes; et la longue durée de Braudel, le temps institutionnel. Cette rythmique de flux temporels détermine les conditions dans lesquelles se structurent tous les systèmes sociaux et se déroulent les activités des agents sociaux dotés de réflexion, donc capables d'autonomie. En raison de la synchronisation de leurs activités dans les durées parallèles, les conduites des acteurs sociaux se reproduisent conformément à une structure dans un espace-temps donné. Ces systèmes d'interactions et de relations sociales, suivant le cas, peuvent être différenciés, constitués d'inégalité de pouvoir, de disparités régionales ou marqués de divisions entre groupes d'intérêt.

Les systèmes sociaux n'ont pas de structures, mais manifestent des propriétés structurales. Les structures sont en quelque sorte «instantanéisées» dans les systèmes sociaux. En plus, elles se manifestent aussi dans «des souvenirs qui orientent la conduite des agents humains intelligents» [traduction de l'auteur] (Giddens, 1984 : 17). Résultat : les règles et les ressources jouent en même temps au niveau macro dans le système social et au niveau micro dans la conscience humaine.

L'idée de système social chez Giddens vient de sa préoccupation avec les pratiques sociales. Bien que certains systèmes sociaux soient le produit d'actions intentionnelles, Giddens donne plus d'insistance aux conséquences

souvent imprévues de l'action humaine. Les conséquences imprévues peuvent devenir des conditions non voulues des actions et agir rétroactivement sur elles. Bien que ces conditions puissent souvent échapper aux contrôles des acteurs, ceux-ci malgré tout continuent toujours à exercer des résistances sur elles.

La notion de structuration chez Giddens est basée sur l'idée que «la constitution des agents et les structures ne sont pas deux ensembles donnés de phénomènes indépendants, un dualisme, mais qu'ils forment une dualité» [traduction de l'auteur]. Selon la théorie de la structuration, la structure est à la fois la condition et le résultat des pratiques qui constituent les systèmes sociaux où «le moment de la production de l'action est aussi un moment de la reproduction dans les contextes quotidiens du déroulement de la vie sociale» [traduction de l'auteur] (Giddens, 1984 : 25,26). Il est clair que pour Giddens la structuration est une relation dialectique entre la structure et l'acteur. La structure et l'action forment une dualité; l'une ne peut exister sans l'autre. Toute action comprend la structure et toute structure comprend l'action. Les acteurs et les structures sont inextricablement entrelacés dans le flux de l'activité humaine et des pratiques sociales.

Pour Giddens (1976 : 120) «étudier la structuration, c'est tenter de déterminer les conditions qui gouvernent la continuité et la dissolution des structures ou des types de structure» [traduction de l'auteur]. Giddens (1989 : 300) généralise les étapes de son programme «structurationniste» comme voici. Premièrement, au lieu de centrer l'étude sur des sociétés humaines, déterminer «l'ordonnance des institutions aux travers du temps et l'espace». Deuxièmement, analyser les systèmes sociaux selon le mode du changement des articulations institutionnelles, matériau de construction de la distanciation temps-espace. Troisièmement, demeurer sensible à la manière dont la connaissance des dirigeants affecte les différentes institutions et la reproduction des systèmes sociaux. Quatrièmement, adopter une position de réflexivité concernant l'impact de sa propre recherche sur les pratiques sociales et les formes d'organisation sociale à l'étude.

La théorie de la structuration de Giddens peut répondre à la question de l'entrelacement de l'action des acteurs locaux et du cadre institutionnel de l'économie-monde en étudiant sur le terrain la structure de Braudel comme quelque chose qui ne contraint pas seulement l'action mais qui rend aussi l'action possible. Le concept de la dualité de structure relie l'interaction sociale et le processus de la reproduction des systèmes sociaux à travers le temps et l'espace à une réalisation contingente de la compétence des acteurs sociaux. Autrement dit, la

dialogique entre les acteurs sociaux et la structure de l'économie-monde constituent et reconstituent au fil du temps les rapports sociaux qui s'inscrivent dans l'espace. Bref, c'est cette dialogique qui génère la structuration des systèmes historiques locaux.

Conclusion

Le terrain conjugué à l'analyse des systèmes-mondes met l'ethnographe en état de comprendre le sens profond des structures, le rapport entre l'histoire et les activités des groupes marginaux, voire de démystifier les représentations culturelles partagées par les acteurs, de substituer «à l'étude des objets celle des différents processus du devenir-objet» (Sartre, 1960). Bref, la création d'une ethnographie dans l'économie-monde permettra de corriger les conceptions erronées de la réalité sociale, de démystifier la périphérie comme un espace qui déterminerait aveuglément les activités des acteurs sociaux, d'intégrer la pensée à la réalité concrète pour faire voir la périphérie comme une relation sociale asymétrique dans l'économie-monde, condition dans laquelle évolue les communautés locales et les activités des acteurs sociaux. Entre ces derniers et la structure de l'économie-monde, il y a un rapport réciproque de longue durée qui constitue et reconstitue les systèmes historiques locaux. La longue durée est la condition historique qui structure l'ensemble des sociétés dans l'économie-monde alors que les trajectoires particulières des systèmes historiques demeurent le résultat du hasard des gestes et des pensées des agents sociaux. En fait, ces trajectoires, peut-on dire, sont gouvernées par le «hasard corrigé par la nécessité» (Monod, 1970; Jacob, 1970).

Il peut paraître contradictoire d'associer la nécessité et le hasard pour expliquer la structuration des systèmes historiques locaux. Mais, le hasard fait partie des modèles d'explication dans les sciences naturelles. Notamment la théorie de l'évolution biologique attribue l'ordre dans la complexité de la vie à la sélection naturelle et aux lois de la génétique, sans plan ni prédestination (Ekeland, 1991; Monod, 1970). Le «dasein», notre existence, est le fruit du hasard d'une rencontre d'un ovule avec un des milliers de spermatozoïdes. Même si tout s'est déroulé à l'intérieur de lois connues, la science n'a pu prédire notre existence individuelle en tant que telle. Notre unicité est un grand mystère inexplicable.

Selon Kontopoulos (1993), les institutions de l'économie-monde ne sont pas structurées hiérarchiquement comme le supposent la plupart des analystes des systèmes-mondes, mais hétérarchiquement. En effet, les groupes dans l'économie-monde au fil du temps changent

d'ampleur, de grandeur et de complexité de l'échelle locale à l'échelle régionale, puis mondiale et possèdent des logiques propres, parfois complémentaires, parfois opposées. Dans le fond, la réalité géo-historique de Braudel se constitue suivant ce mode d'articulations institutionnelles. La structure de son économie-monde se manifeste dans un système dynamique précaire, de stabilité précaire, n'ayant qu'imparfaitement réussi à imposer la logique totalisante du mode de production capitaliste.

Bref, l'économie-monde est un système complexe d'auto-organisation en équilibre instable unifié sur la base d'une structure «génétique» (Beart, 1992), voire «dissipative» (Prigogine, 1994) dont l'ethnologue doit tenir compte pour dévoiler «l'articulation des histoires cachées» (Schneider et Rapp, 1995). En étudiant la structuration des systèmes historiques locaux, l'ethnographie peut contribuer à montrer, qu'en cherchant son unité dans le temps, l'économie-monde génère de la diversité rendant la prédiction des trajectoires locales incertaine. Son présent n'est pas gros du passé, mais est la création de possibilité engendrant simultanément des phénomènes désordonnés et ordonnés. Comme les phénomènes complexes irréversibles de Prigogine (1994; 1993), l'économie-monde est un système d'auto-organisation qui a deux aspects, une tendance vers l'ordre et une tendance vers le désordre (Balandier, 1988).

Par la critique du déterminisme culturel et aussi matérialiste, l'analyse des systèmes-mondes ouvre l'ethnographie sur de nouveaux possibles. Compatible avec la critique de la raison utilitaire (Caillé, 1989) qui ajoute la valeur de lien (Godbout, 1992 : 244-247) à la traditionnelle opposition échange-usage, elle fait comprendre la coexistence des économies formelles et informelles comme des rapports de production étagés de l'échelle locale à l'échelle régionale, puis mondiale, dans lesquels les acteurs obéissent à des logiques différentes : celles du don, de la contrainte et de l'intérêt.

La vie en société se déroule comme un flux organisé de fusion et de fission : le passé, le présent et le futur sont mutuellement liés dans la chaîne infinie de l'histoire. En fait ce qu'on appelle des sociétés sont des systèmes s'auto-organisant, non des structures d'institutions ossifiées. La société a d'abord dû être construite dans l'espace et le temps : ce processus de la construction symbolique des frontières locales se réalise avant tout en interaction avec les acteurs sociaux. Pour repérer empiriquement la liaison entre l'espace et la culture, comprendre la structuration d'un système historique local comme celui de la Basse Côte-Nord, il faut centrer notre attention, non sur le groupe local, mais sur le système construit de relations qu'est l'économie-monde.

La société n'est ni une somme d'individus, ni une entité holistique. Ces dichotomies sont le produit de notre mode de pensée linéaire et empiriciste, entrave à une solution théorique au problème du rapport entre le local et le global. D'une part, l'approche individualiste réduit la réalité sociale à des comportements individuels, donc nie la réalité ontologique du système global. D'autre part, l'approche holistique attribue à ce dernier un pouvoir omnipotent en le définissant comme un état en équilibre stable et dont la logique programme les actions, les événements et les processus mentaux. L'individu et la société sont inséparables : les deux sont opposés, mais mutuellement nécessaires et complémentaires. La structure et l'action ne sont pas deux pôles antithétiques mais deux moments d'une dualité. Structure et action vont de pair et se conditionnent mutuellement pour former les systèmes complexes. Ce processus se comprend comme structure structurante.

La structuration des systèmes historiques locaux se comprend comme un processus social, économique, culturel et démographique qui, tout en se produisant dans une région donnée, transcende cet espace tant à l'échelle régionale que nationale. Le local est intégré au global de manière à ce qui se passe au niveau local est structuré par des événements survenus à distance et vice versa. L'organisation du village est donc un processus dialectique dont les résultats sont incertains.

L'analyse des systèmes-mondes est un programme ouvert de recherche pouvant à la fois déconstruire l'ethnographie traditionnelle et corriger l'espace-temps tronqué dans la monographie. Elle permet de faire comprendre les communautés locales comme la synchronisation de la courte et de la longue durée et comme maillon dans la longue chaîne marchande qui structure l'économie-monde. Pour expliquer les mécanismes de la structuration des systèmes historiques locaux comme reproduction de l'économie-monde, il s'agit pour l'ethnologue, à partir d'unités sociales à faible dimension, de décrire la synchronisation des conduites des acteurs sociaux dans les multiples durées, d'analyser leurs interactions dans l'interface du micro/macro-système-monde. De telles études ethnographiques sauront donner une nouvelle cohésion à l'anthropologie actuelle et une compréhension plus réaliste de la complexité des communautés locales et du système-monde moderne lui-même.

Comme le souligne avec raison Forte (1998 : 96-97), la diversité, la variabilité, la périphérie, les «micro-espaces» dans l'univers mondial sont tous des objets de recherches de l'anthropologie, et ceci ne peut en rien s'opposer au cadre d'analyse des systèmes-mondes, au contraire. En fait, par sa pratique sur le terrain et sa con-

naissance des systèmes historiques locaux, l'ethnologue peut apporter une contribution à l'analyse des systèmes-mondes. Il est en mesure de faire voir comment les acteurs sociaux résolvent leurs problèmes à l'intérieur du faisceau de relations asymétriques entre le micro/macro-système-monde, de montrer comment les acteurs et la structure servent de vecteurs entre le local et le global pour comprendre les mécanismes de la structuration des mini-espaces-temps.

En résumé, l'ethnographie et l'analyse des systèmes-mondes sont des méthodes complémentaires. En analysant les relations dans l'interface du micro/macro-système, d'une part l'ethnologue peut contribuer à freiner la tendance de réifier les actions par les analystes de systèmes-mondes et, d'autre part il peut montrer à l'ethnologue comment enchâsser le temps ethnographique sur la longue durée. Pour réorienter le projet anthropologique et créer une ethnographie dans l'économie-monde, l'ethnologue doit prendre le temps de l'ethnologue comme point de départ et d'arrivée médiatisé par la longue durée. Pour comprendre la reproduction des communautés locales comme processus global et articuler les histoires cachées, la démarche ici proposée est récurrente: elle va du présent ethnographique au passé, et après quoi, elle revient vers le présent ethnographique, dès lors analysé et connu.

Références

- Abu-Luhod, J.
1989 *Before European Hegemony: The World System A.D. 1250-1350*, New York: Oxford University Press.
- Abu-Luhod, Lila
1991 Writing Against Culture, *Recapturing Anthropology*, Richard Fox (dir.), Santa Fe: School of American Research Press.
- Adam J.-M., Borel M.-J., Calame, C. et Kilani M.
1990 *Le discours anthropologique*, Paris: Meridiens Klincksieck.
- Adorno, Theodore W.
1969 Du rapport entre la théorie et l'empirie en sociologie, *L'homme et la société*, nos 13-14, juillet-décembre: 127-133.
- Amin S.
1973 *Le développement inégal*, Paris: Ed. de Minuit.
1970 *L'accumulation à l'échelle mondiale*, Paris: Anthropos.
- Appadurai, Arjun
1986 Theory in Anthropology: Center and Periphery, *Comparative Studies in Society and History*, 28(2): 356-361.
1988 Putting Hierarchy in Its Place, *Cultural Anthropology* 3: 36-49.
- Balandier, George
1988 *Le Désordre: Éloge du mouvement*, Fayard: Paris.
- Baran, Paul
1957 *The Political Economy of Growth*, New York: Monthly Review Press.
- Barret, Stanley R.
1984 *The Rebirth of Anthropological Theory*, Toronto: University of Toronto Press.
- Beart, Patrick
1992 Time, Reflexivity and Social Action, *International Sociology*, 7(3): 317-327.
- Beaucage, Pierre
1967 *La société traditionnelle: Rapport La Tabatière*, Partie 1, Laboratoire d'ethnographie, Québec: Université Laval.
1968 Technologie de la pêche au loup-marin sur la Côte-Nord du Saint-Laurent, *L'Homme* 8: 98-125.
1970 Organisation économique et parenté à La Tabatière, *Recherches Sociographiques*, 11(1-2): 91-116.
- Bergson, Henri
1962 *La pensée et le mouvant*, Paris: Presse universitaire de France.
- Bernier, Bernard
1976 The Penetration of Capitalism in Quebec Agriculture, *Revue Canadienne de Sociologie et d'Anthropologie*, 13(4): 422-434.
1988 *Capitalisme, Société et Culture au Japon*, Montréal: Presses de L'Université de Montréal.
1990 La transition au Japon: le jeu des circonstances dans le passage au capitalisme, *Sociologie et Sociétés*, 22(1): 107-126.
- Bernier, Bernard, L. Bergeron et A. Bouvette.
1977 La rente foncière et l'agriculture dans le capitalisme actuel, *Anthropologie et Sociétés*, 1(2): 89-105.
- Bernier, Pierre
1979 *Pêche côtière et intervention étatique à St-Paul's River*, Mémoire de maîtrise en anthropologie: École des Gradués, Québec: Université Laval.
1981 Pêche côtière, intervention de l'Etat et développement des forces productives à Rivière St-Paul, *Anthropologie et Sociétés*, 5(1): 97-114.
- Biersack, Aletta
1989 Local Knowledge, Local History: Geertz and Beyond, *The New Cultural History*, Lynn Hunt, (dir.), Berkeley: University of California Press.
- Blaut, J.M.
1994 Robert Brenner in the Tunnel of Time, *Antipode* 26(4): 351-374.
- Bloch, M.
1953 *The Historians's Craft*, New York: Vintage Book.
- Booth, David
1986 Marxism and Development Sociology: Interpreting the Impasse, *World Development*, 13(7): 761-787.
- Bourdieu, Pierre (avec Loic J.D. Wacquant)
1992 *Réponses*, Paris: Seuil.
- Braudel, Fernand
1958 Histoire et sciences sociales: La longue durée, *Annales E.S.C., Débats et Combats*, 13(4): 725-753.
1969 *Écrits sur l'histoire*, Paris: Flammarion.
1979a *Civilisation matérielle, économie et capitalisme (XV^e-XVIII^e siècle): Les structures du quotidien*, Paris: Armand Colin.
1979b *Civilisation matérielle, économie et capitalisme (XV^e-XVIII^e siècle): Les jeux de l'échange*, Paris: Armand Colin.

- 1979c *Civilisation matérielle, économie et capitalisme (X^{ve}-XVIII^e siècle): Le temps du monde*, Paris : Armand Colin.
- 1985a *La dynamique du capitalisme*, Paris : Arthaud.
- 1985b *La Méditerranée: L'espace et l'Histoire*, Paris : Flammarion.
- 1990 (1966) *La Méditerranée*, 3 tomes. Paris : Armand Colin.
- Brenner, Robert
1977 The Origins of Capitalist Development : A Critique of Neo-Smithian Marxism, *New Left Review*, 104 (July-August) : 25-92.
- Breton, Gilles
1977 La place des producteurs agricoles dans les rapports de production capitaliste, *Anthropologie et Sociétés*, 1(2) : 51-69.
- Breton, Yvan
1968 *La culture matérielle des Blanc-Sablonnais*, Centre d'études Nordiques, Québec : Université Laval.
1970 Morphologie sociale et mariage à Saint-Paul River, *Recherches Sociologiques*, 11(1-2) : 117-149.
1973 A Comparative Study of Work Groups in an Eastern Canadian Peasant Fishing Community : Bilateral Kinship and Adaptive Processes, *Ethnology*, 12(4) : 393-418
- Bronowski, J.
1965 *Science and Human Values*, New York : Harper & Row.
- Brym R. et Fox B.J.
1989 *From Culture to Power: The Sociology of English Canada*. Toronto : Oxford.
- Caillé, Alain
1989 *Critique de la raison utilitaire*, Paris : Éditions de la découverte.
- Carrithers, Michael
1992 *Why Humans Have Cultures : Explaining Anthropology and Social Diversity*, New York : Oxford University Press.
- Charest, Paul
1973 Écologie culturelle de la Côte-Nord du Golfe Saint-Laurent, *Communautés et Culture: Éléments pour une ethnologie du Canada français*, Marc-Adélar Tremblay et Gerald L. Gold, (dirs.), Montréal : Les éditions HRW Ltée.
- Chase-Dunn, Christopher
1992 The Comparative Study of World-Systems, *Review*, 15(3) : 313-333.
1989 *Global Formations: Structures of the World-Systems*, New York : Blackwell.
- Chase-Dunn, Christopher et Thomas D. Hall
1992 World-Systems and Modes of Production : Toward the Comparative Study of Transformations, *Humboldt Journal of Social Relations*, 18(1) : 81-117.
1991 *Core-periphery in Precapitalist Worlds*, Boulder : Westview Press.
- Cheal, David
1988 *The Gift Economy*, London : Routledge.
- Chilcote, Ronald H.
1984 *Theories of Underdevelopment*, Boulder and London : Westview Press.
1974 Dependency: A Critical Synthesis of the Literature, *Latin American Perspectives*, 1(1) : 4-29.
- Clifford, James
1988 *The Predicament of Culture: Twentieth-Century Ethnography, Literature, and Art*, Cambridge : Harvard University Press.
- Clifford, James et George E. Marcus (dirs.)
1986 *Writing Culture: The Poetics and Politics of Ethnography*, Berkeley : University of California Press.
- Cohn, B.
1981 Anthropology and History in the 1980s, *Journal of Interdisciplinary History*, 12(2) : 227-252.
- Collingwood, R.C.
1946 *The History of Ideas*, Oxford : Clarendon.
- Clastre, Pierre
1974 *La société contre l'Etat: Recherche d'anthropologie politique*, Paris : Editions de Minuit.
- Conveney, Peter et Roger Highfield
1990 *The Arrow of Time*, New York : Faucet Columbine.
- Darveau, Jean-Marc
1989 *Entrepreneurship et pouvoir local: Le cas de Lourdes-de-Blanc-Sablon*, Mémoire de maîtrise, École des Gradués, Québec : Université Laval.
- Davis, Arthur K.
1971 Canadian Society and History as Hinterland versus Metropolis, *Canadian Society: Pluralism, Change and Conflict*, R.J. Ossenberg (dir.), Toronto : Prentice-Hall : 6-32.
1991 Town and Countryside vs Metropolis: The Canadian Scene from Moose Jaw, Saskatchewan, October 19, 1970, Vol. 1, dans *Farewell to Earth: The Collected Writings of Arthur K. Davis*, Vermont : Adamant Press: 100-112.
- Dobbs, Maurice
1971 *Études sur le développement du capitalisme*, Paris : Maspéro.
1976 From Feudalism to Capitalism, *The Transition from Feudalism to Capitalism*, R. Hilton (dir.), London : New Left Books: 165-169.
- Ekeland I.
1991 *Au hasard: La chance, la science et le monde*, Science ouverte, Paris : Seuil.
- Ekholm K.
1980 On the Limitations of Civilization: The Structure and Dynamics of Global Systems, *Dialectical Anthropology*, 5(2) : 155-66.
- Ekholm K. et J. Friedman
1982 Capital Imperialism and Exploitation in Ancient World-Systems, *Review*, 4(1) : 87-109.
1984 Towards a Global Anthropology, *Critique of Anthropology*, 5(1) : 97-119.
- Etzioni, Amitai
1990 *The Moral Dimension: Towards a New Economics*, New York : Free Press.
- Fabian, Johannes
1983 *Time and the Other. How Anthropology Makes Its Object*, New York : Columbia University Press.
- Faure, Claude
1978 *Agriculture et capitalisme*, Paris : Anthropos.
- Featherstone, Mike
1997 *Undoing Culture: Globalization, Postmodernism and Identity*, London : Sage.

- Firth, Raymond
 1946 *Malay Fishermen: Their Peasant Economy*, London: Routledge.
 1951 *Elements of Social Organization*, London: Watts.
 1967 *Themes in Economic Anthropology*, Toronto: Tavistoch.
 1972 Methodological Issues in Economic Anthropology, *Man*, 7(3): 467-475.
- Forte, Maximilian C.
 1998 Globalization and World-Systems Analysis: Toward New Paradigms of a Geo-Historical Social Anthropology, *Review*, 21(1): 29-99.
- Fox, Richard
 1991 *Recapturing Anthropology: Working in the Present*, Santa Fe: School of American Research Press.
- Frank, André Gunder
 1963 Not Feudalism, Capitalism, *Monthly Review*, 15(8): 488-478.
 1966 The Development of Underdevelopment, *Monthly Review*, 18(9): 17-31.
 1967 *Capitalism and Underdevelopment in Latin America: Historical Studies of Chile and Brazil*, New York: Monthly Review Press.
 1969 *Le développement du sous-développement en Amérique Latine*, Paris: Maspéro.
 1990 The Cumulation of Accumulation: Theses and Research Agenda for 5 000 Years of World System History, *Dialectical Anthropology*, 15(1): 19-42.
 1991 5,000 Years of World System History: The Cumulation of Accumulation, *Core-Periphery Relations in Precapitalist Worlds*, Christopher Chase-Dunn, and Thomas D. Hall, (dirs.), Boulder: Westview Press.
- Frank, André Gunder et Barry K. Gills
 1992 The Five Thousand Year World System: An Interdisciplinary Introduction, *Humboldt Journal of Social Relations*, 18(1): 1-79.
- Freire, Paulo
 1974 *Pédagogie des opprimés*, Paris: Maspéro.
- Friedman, Jonathan
 1996 *Culture, Identity & Global Process*, London: Sage.
- Gadamer, Hans-Georg
 1976 *Vérité et méthode*, Paris: Seuil.
- Geertz, Clifford
 1983 *Local Knowledge: Further Essays in Interpretive Anthropology*, New York: Basic Books.
 1973 *The Interpretation of Cultures*, New York: Basic Books.
- Genest, Serge
 1985 *La passion de l'échange: terrains d'anthropologues du Québec*, Chicoutimi: Gaétan Morin.
- Ghosh, Anjan
 1991 The Structure of Structure, or the Appropriation of Anthropological Theory, *Review*, 14(I): 55-77.
- Giddens, Anthony
 1976 *New Rules of Sociological Method: A Positive Critique of Interpretive Sociologies*, New York: Harper & Row.
 1979 *Central Problems in Social Theory: Action, Structure and Contradiction in Social Analysis: Outline of the Theory of Structuration*, Berkeley: University of California Press.
 1981 *A Contemporary Critique of Historical Materialism*, Berkeley: University of California Press.
- 1984 *The Constitution of Society: Outline of the Theory of Structuration*, Cambridge: Polity Press.
 1989 A Reply to My Critics, *Social Theory of Modern Societies: Anthony Giddens and His Critics*, David Held et John B. Thompson, (dirs.), Cambridge UK: Cambridge University Press: 249-301.
- Godbout, Jacques T.
 1992 *Lesprit du don*, Montréal: Boréal.
- Godelier, Maurice
 1984 *L'idéal et la matériel*, Paris: Fayard.
 1974 *Un domaine contesté: L'anthropologie économique*, Paris-Lahaye: Mouton.
- Gould, Stephen Jay
 1979 *Darwin et les grandes énigmes de la vie*, Paris: Pygmalion.
- Hammersley, Marthn
 1992 *What's Wrong with Ethnography?* New York et London: Routledge.
- Hannerz, Ulf
 1996 *Transnational Connections: Culture, People, Places*, London: Routledge.
- Heilbroner, Robert L.
 1962 *The Making of Economic Society*, Englewood Cliffs, NJ: Prentice-Hall.
 1992 *Twenty-First Century Capitalism: The Massey Lectures Series*, Concord, Ontario: Anansi.
- Herskovits, Melville J.
 1940 *The Economic Life of Primitive Peoples*, New York: Knopf.
- Hyde, Lewis
 1979 *The Gift: Imagination and the Erotic Life of Property*, New York: Vintage.
- Hymes, Dell
 1974 *Reinventing Anthropology*, New York: Vintage.
- Jacob, F.
 1970 *La logique du vivant*, Paris: Gallimard.
- Jamin J.
 1988 Le texte ethnographique: Argument, *Études Rurales*, 97/98: 13-24.
- Juneck, Oscar W.
 1937 *Isolated Communities: A Study of a Labrador Fishing Village*, New York: American Book.
- Kaustky, Karl
 1900 *La question agraire*, Paris: Girard et Brière.
- Kay, Jeffry
 1975 *Development and Underdevelopment: A Marxist Analysis*, London: MacMillan.
- Keesing, Roger M.
 1987 Anthropology as Interpretive Quest, *Current Anthropology*, 28: 161-192.
- Kilani, Mondher
 1989 *Introduction à l'anthropologie*, Lausanne: Éditions Payot.
- Kuper, Adam
 1988 *The Invention of Primitive Society: Transformation of an Illusion*, London: Routledge.
- Kontopoulos, Kyriakos
 1993 *The Logics of Social Structure*, Cambridge, UK: Cambridge University Press.

- Laburthe-Tolra, Philippe et Warnier, Jean-Pierre
1993 *Ethnologie-Anthropologie*, Paris : Presse universitaire de France.
- Laclau H. Ernest
1971 Feudalism and Capitalism in Latin America, *New Left Review*, 76(May-June) : 17-38.
- Laplantine, F.
1999 *Je, nous et les autres*, Paris : Le Pommier-Fayard.
- Lautier, Bruno
1973 La soumission formelle du capital au travail, *Travaux sur le capitalisme et l'économie politique, département d'économie politique*, Paris VIII Vincennes, Imprimerie spéciale, Paris VII : Tourelle.
- Le Clair, Edward E. et Harold K. Schneider.
1968 *Economic Anthropology*, New York : Holt, Rinehart et Winston.
- Lefort, Claude
1978 L'échange et la lutte des hommes, *Les Formes de l'Histoire*, Paris : Gallimard.
- Lenine, V.
1974 *Le développement du capitalisme en Russie*, Paris : Éd. Sociales.
1977 Nouvelles données sur les lois du développement du capitalisme dans l'agriculture, *Oeuvres*, Tome 22, Paris VII : Éd. Sociales : 13-108.
- Lessard, Diane
1976 *L'agriculture et le capitalisme au Québec*, Montréal : L'étincelle.
- Lynd, R.S. et H.M. Lynd
1929 *Middletown*, New York : Harcourt, Brace & Co.
- Malinowski, B.
1922 *Argonauts of the Western Pacific*, London : Routledge.
- Manganaro, Marc
1990 *Modernist Anthropology: From Fieldwork to Text*, Princeton, NJ : Princeton University Press.
- Marcus, George E.
1986 Contemporary Problems of Ethnography in the World System, *Writing Culture*, James Clifford et George E. Marcus (dirs.), Berkeley : University of California Press.
1980 Rhetoric and the Ethnographic Genre in Anthropological Research, *Current Anthropology*, 21 : 507-10.
- Marcus, George E. et Dick Cushman
1982 Ethnographies as Texts, *Annual Review of Anthropology*, 11 : 25-69.
- Marcus, George E. et M.J. Fisher
1986 *Anthropology as Cultural Critique*, Chicago : University of Chicago Press.
- Marx, Karl
1976 *Le Capital*, Tome 3, Montréal : Nouvelle Frontière.
- Mauss, Marcel
1966 Du don, et en particulier de l'obligation à rendre les présents, dans *Sociologie et Anthropologie*, Paris : Presses Universitaires de France : 145-279.
- McGrane, Bernard
1989 *Beyond Anthropology: Society and the Other*, New York : Columbia University Press.
- Mills, C. Wright
1977 *L'imagination sociologique*, Paris : Maspéro.
- Mollard, Amédée
1977 *Paysans exploités: Essai sur la question paysanne*, Grenoble : CNRS, Presses universitaires de Grenoble.
- Monière, Denis (dir.)
1977 *Le développement des idéologies au Québec*, Montréal : Québec/Amérique.
- Monod, Jacques
1970 *Le hasard et la nécessité*, Paris : Éditions du Seuil.
- Morin, E.
1990 *Science avec conscience*, Paris : Fayard.
- Nash, June
1981 Ethnographic Aspects of the World Capitalist System, *Ann. Rev. Anthropology*, 10 : 393-423.
- Ortner, Sherry B.
1984 Theory in Anthropology in the Sixties, *Comparative Studies in Society and History*, 26 : 126-66
- Perroux, François
1963 *Economie et société: contrainte, échange et don*, Paris : Presse universitaire de France.
- Polanyi, Karl
1971 The Economy as Instituted Process, *Trade & Market in the Early Empire*, Polanyi, K. Arsenberg, M. Conrad et Harry W. Pearson (dirs.), Chicago : Gateway : 243-270.
1983 *La grande transformation*, Paris : Gallimard.
- Poncelet, Léo
1969 *Le phénomène de l'industrialisation dans la région de La Tabatière*, Rapport de recherche réalisée dans le cadre du projet de l'ethnographie. B.C.N., présenté au département de sociologie et d'anthropologie, BUL-Thèse-Livres rares, Québec : Université Laval.
1976 *Harrington Harbour: A Study of Socio-Economic Changes in an Eastern Canadian Peripheral Community*, MA Thesis, Faculty of Graduate Studies and Research, Edmonton : University of Alberta.
- Prigogine, Ilya
1993 *Temps à venir. À propos de l'histoire du temps, Les grandes conférences*, Musée de la Civilisation, Montréal : Fides.
1994 *Les lois du Chaos*, Paris : Flammarion.
1996 *La fin des certitudes*, Paris : Odile Jacob.
- Prigogine, Ilya et Isabelle Stengers
1986 *La nouvelle alliance: Métamorphose de la science*, Folio/Essai, Paris : Gallimard.
- Prost, Antoine
1996 *Douze leçons sur l'histoire*, Paris : Seuil.
- Radcliffe-Brown
1922 *The Adaman Islanders*, Cambridge UK : Cambridge University Press.
- Radkowski, Georges-Hubert
1987 *Métamorphoses de la valeur: Essai d'anthropologie économique*, Grenoble : Presse universitaire de Grenoble.
- Redfield, R.
1930 *Tepoztlán*, Chicago : University of Chicago Press.
- Rey, Pierre-Philippe
1976 *Les alliances de classes*, Paris : Maspéro.
- Rostow, Walt W.
1960 *The Stages of Economic Growth: A Non-Communist Manifesto*, Cambridge UK : Cambridge University Press.

- Roy, Daniel
1990 *De la pêche à la morue à l'exploitation du crabe : changements technologiques, accès aux ressources et parenté à St-Paul's River (Basse Côte-Nord)*, Mémoire de maîtrise, École des gradués, Québec : Université Laval.
- Sahlins, Marsall
1972 *Stone Age Economics*, New York : Aldine.
- Sanjek, Roger
1990 The Ethnographic Present, *Man*, 26(4) : 609-628.
- Sartre, Jean-Paul
1960 *Critique de la raison dialectique*, Paris : Gallimard.
- Schneider, J.
1977 Was There a Precapitalist World System? *Peasant Studies*, 6(1) : 20-29.
- Schneider, Jane et Rayna Rapp
1995 *Articulating Hidden Histories: Exploring the Influence of Eric R. Wolf*, Berkeley : University of California Press.
- Scott, James C.
1976 *The Peasant Moral Economy: Rebellion and Subsistence in South Asia*, New Haven : Yale University Press.
- Segalen V.
1978 *Essai sur l'exotisme. Une esthétique du divers (1907)*, Montpellier : Fata Morgana.
- Servolin, Claude
1973 Aspects économiques de l'absorption de l'agriculture dans le mode de production capitaliste, dans *L'Univers politique des paysans dans la France Contemporaine*, Paris : Armand Colin : 41-76.
- Smith, Estellie M.
1989 The Informal Economy, dans Platter, Stuart (dir.), *Economic Anthropology*, Stanford : Stanford University Press.
- Snow, C.P.
1959 *The Two Cultures and a Second Look*, Cambridge UK : Cambridge University Press.
- Soulet, J.-F.
1994 *L'histoire immédiate. Que sais-je?* Paris : Presses Universitaires de France.
- Stigler, G.J.
1984 Economics: The Imperial Science?, *Scandinavian Journal of Economics*, 86(3) : 301-313.
- Straussfogel, Debra
1998 How Many World-Systems? A Contribution to the Continuationist/Transformationist Debate, *Review*, 21(1) : 1-28.
- Sweezy, Paul
1976a A Critique, *The Transition from Feudalism to Capitalism*, R. Hilton (dir.), London : New Left Review : 33-56.
1976b A Rejoinder, *The Transition from Feudalism to Capitalism*, R. Hilton (dir.), London : New Left Review : 101-105.
- Tremblay, Marc-Adélaïde, Paul Charest et Yvan Breton
1969 *Les changements socio-culturels à Saint-Augustin*, Travaux et Documents du Centre d'Études Nordiques, Québec : Université Laval.
- Trouillot, Michel-Rolph
1991a Anthropology as Metaphor: The Savage's Legacy of the Postmodern World, *Review XIX*(1) : 29-59.
1991b Anthropology and the Savage Slot: The Poetics and Politics of Otherness, *Recapturing Anthropology: Working in the Present*, Richard G. Fox (dir.), Santa Fe : School of American Research Press : 17-44.
- Tyler, Stephen
1984 The Poetic Turn in Post-modern Anthropology: The Poetry of Paul Fridrich, *American Anthropologist*, 6(2) : 328-36.
- Ulin, Robert C.
1988 *Understanding Cultures*, Austin : University of Texas Press.
- Vergopoulos, I.
1976 Capitalisme difforme, *La question paysanne et le capitalisme*, Amin, S. et Vergopoulos, I. (dirs.), Paris : Anthropos-Idep.
- Wallerstein, Immanuel
1974 *The Modern World-System: Capitalist Agriculture and the Origins of the European World-Economy in the Sixteenth Century*, Vol. 1, New York : Academic Press.
1980 *The Modern World-System: Mercantilism and Consolidation of the European World Economy, 1600-1750*, Vol. 2, New York : Academic Press.
1982 Braudel, *Radical Historical Review*, 26 : 105-19.
1983 An Agenda for World-Systems Analysis, *Contending Approaches to World-System Analysis*, William R. Thompson (dir.), Beverly Hills : Sage : 299-308.
1987 World-System Analysis, *Social Theory Today*, Anthony Giddens and Jonathan Turner (dirs.), Stanford : Stanford University Press.
1989a *The Modern World-System*, Vol. 3, San Diego, CA : Academic Press.
1989b *The Capitalist World-Economy: Essays by Immanuel Wallerstein*, Cambridge UK : University of Cambridge Press.
1990a *Capitalisme historique*, Découverte, coll. Repères, n° 29, Paris : Gallimard.
1990b L'occident, le capitalisme et le système-monde moderne, *Sociologie et Sociétés*, 22(1) : 15-52.
1991a World System Versus World-Systems: A Critique, *Critique of Anthropology*, 11(2) : 189-194.
1991b *Geopolitics and Geoculture: Essays on the Changing World-System*, Cambridge UK : Cambridge University Press.
1991c *Unthinking Social Science: The Limits of Nineteenth Century Paradigms*, Cambridge, MA : Polity Press.
- Wallerstein, Immanuel et Joan Smith
1992 *Creating and Transforming Households: The Constraints of the World-Economy*, New York : Cambridge University Press.
- Wallerstein, Immanuel, Joan Smith et Hans-Dieter Evers
1984 *Households and the World-Economy*, Beverly Hills : Sage.
- Walter, Ronald G.
1980 Signs of the Times: Clifford Geertz and History, *Social Research*, 47 : 537-556.
- Whitehead, A.N.
1995 *Procès et réalité*, Paris : Gallimard.
- Whyte, W.F.
1943 *Street Corner Society*, Chicago : University of Chicago Press.

Wolf, Eric

1956 Aspects of Group Relations in a Complex Society: Mexico, *American Anthropologist*, 58: 1065-1078.

1982 *Europe and the People without History*, Los Angeles: University of California Press.

Yengoyan, Aram A.

1986 Theory in Anthropology: On the Demise of the Concept of Culture, *Comparative Studies in Society and History*, 28: 368-374.
